Interventions sur les exposés d’introduction de J. Clavreul, S. Leclaire, J. Oury. Séance du jeudi 1er novembre 1973 (après midi), parues dans les Lettres de l’École freudienne, 1975, n° 15, pp. 9-28.

La séance est ouverte sous la présidence de M. Faure.

[…]

(9)M. Faure – Nous abordons maintenant la question de la passe et je laisse la parole aux membres du Jury d’Agrément et à tous ceux qui voudront intervenir. D’abord Clavreul.

(10)M. Clavreul – […] (15)Je voudrais dire quelque chose sur un plan purement matériel. Vous savez que statutairement, le jury d’agrément est renouvelable par tiers tous les deux ans, l’élimination de deux membres se faisant par tirage au sort. Et les deux nouveaux membres sont élus par l’assemblée générale. Vous aurez donc demain à élire deux nouveaux membres du jury d’agrément.

Il nous a paru souhaitable qu’une disposition réglementaire fasse que l’un des deux membres soit nécessairement un des analystes de l’École qui sont passés par la procédure de la passe, c’est-à-dire un des nouveaux analystes de l’École nommés. Cela nous a paru souhaitable non pas que nous voulions dire par là que les analystes de l’École ont leur passe derrière eux ; justement, toute l’expérience de la passe nous montre le contraire, c’est-à-dire que ce n’est jamais quelque chose qu’on laisse derrière soi. Mais malgré tout, le fait que parmi les membres du jury d’agrément, il y en ait qui soient passés par cette procédure même nous a paru une chose souhaitable.

M. Simatos – Je précise à ce sujet que c’est souhaitable mais que ça ne peut pas être réglementaire, tant que ça n’est pas dans les statuts.

M. Clavreul – Oui, pour l’instant ça ne peut être que souhaitable parce que ce n’est pas mis dans les statuts. Mais c’est quelque (16)chose qu’on vous demande de prendre en considération, sauf si d’autres avis interviennent.

M. Lacan – C’est à prendre en considération comme possible, que vous élisiez à une de ces deux places vacantes l’un de ceux qui se seront présentés expressément comme candidats au titre de venir de passer, d’être passés récemment. Cela paraît souhaitable qu’au moins, sur les deux places qui sont à meubler, une de ces personnes qui se seront présentées à ce titre soit élue. Ça ne serait rien de plus que souhaitable et il ne s’agit pas de le faire devenir réglementaire.

[…]

M. Oury – […] (18)[…] Cela fait quatre ans que je suis dans le jury d’agrément ; c’est terminé maintenant, mais il semble, au fur et à mesure des réflexions plus ou moins conscientes, et de ce qui nous est rapporté, qu’il y a quelque chose qui peut-être m’apparaît, non pas vraiment comme une clé mais en tout cas comme quelque chose de très important. C’est : est-ce que tel analysant touche à quelque chose, s’approche de ce qu’on pourrait appeler l’indécidable ? Je dis ça par opposition vis-à-vis de l’attitude de gens qui ont tout compris, qui ont bien tout repéré, qui disent : « voilà, moi j’ai vu l’objet **a**, il était comme ça, je l’ai dans ma poche, je vous l’enverrai la prochaine fois » ; je parle de quelque chose comme ça, qui reste flou… C’est peut-être bien, aussi, l’objet **a** qu’on trouve là par hasard ; il ne faut pas être sectaire ! Mais je suis tenté toujours – c’est une tentation peut-être tout à fait personnelle – de dire que je préfère quelqu’un qui touche quelque chose de l’ordre de l’indécidable.

C’est un des aspects. Il y a certainement beaucoup d’autres critères qui sont en jeu ; mais enfin c’est un des critères. Pour l’indécidable, il me semble que ce qui est en question, c’est une façon de parler, un certain branchement vers quelque chose de réel.

M. Lacan – Je voudrais quand même faire la remarque, à propos de ce que vous dites de l’indécidable, que le seul indécidable qui ait de l’intérêt, c’est un indécidable, mais qui est vrai, en d’autres termes auquel jusqu’à présent on n’a jamais pu opposer un seul cas où c’est faux, parce qu’alors c’est décidé dans le fait. On ne peut pas démontrer pourquoi une certaine formule est à réfuter ; on n’a qu’à y objecter un cas où c’est faux, et ça tranche. Mais ce n’est pas que quelque chose soit indécidable, c’est-à-dire qu’on ne puisse ni démontrer que c’est vrai, ni démontrer que c’est faux, ce n’est pas ça qui nous intéresse. Dans l’indécidable, ce qui nous intéresse, ce sont les cas où on n’a jamais pu trouver un cas où ce n’est pas vrai, et où néanmoins on ne peut pas en donner la raison, on ne peut pas démontrer que c’est nécessairement vrai.

Alors je laisse à l’appréciation d’Oury ce qu’il vient de dire sur l’indécidable mais je tenais à rappeler simplement cette petite vérité qui constitue le cernage du terme « indécidable » pour qu’en tout cas on sache bien ce qu’il a voulu dire, puisque, lui le sait certainement aussi bien que moi, le terme (19) « indécidable » fait ambiguïté dans une foule aussi vaste que celle qui est présente. Je voulais simplement rappeler ce fait du terme.

M. Leclaire – […]

(26)M. Lacan – Je voudrais prendre la parole pour dire que le discours de Leclaire m’a particulièrement satisfait, je veux dire que je n’ai pas entendu un discours qui soit aussi proche de mes propres sentiments vis-à-vis de cette expérience du jury d’agrément. Je reparlerai, puisqu’il le faut, de ce que j’ai entendu ouvrir comme possibilité par ma proposition. Je peux dire ceci, c’est qu’assurément, j’y ai mis un très grand espoir et que vu mes positions, je ne peux pas d’aucune façon ne pas la maintenir, cette proposition, c’est-à-dire souhaiter que l’expérience s’en prolonge, et que quelque chose en prenne forme qui ne peut être incontestablement que d’une institutionnalisation d’un type spécial, je veux dire d’une création dans l’expérience d’un certain nombre d’appareils, d’une diversification qui permette que quelque chose soit vraiment serré de ce que c’est que la passe. Mais il n’en reste pas moins que justement dans la mesure où je me suis au départ gardé de toutes les façons de pousser l’aiguille de la montre moi-même avec mon doigt, je ne peux pas dire en effet que le fonctionnement de cet appareil qui s’appellerait en l’occasion une montre m’ait donné toute satisfaction, et qu’à cet égard ce que comportait de remarques ironiques, (27)de soulignage de toutes sortes d’insuffisances ce que Leclaire a énoncé, ne soit pas quelque chose que j’aie moi-même profondément ressenti.

Mme Roublef – Je voudrais simplement remercier Serge Leclaire – parce qu’enfin ceux qui sont en dehors du jury d’agrément, des passeurs et des passants, peuvent maintenant avoir une vague idée de ce que c’est que la passe. Jusqu’à présent, on a eu l’impression que c’était quelque chose qui devait nous être caché, qui était couvert d’un voile mystérieux ; malgré qu’on nous en ait donné des comptes-rendus il y a deux ans et puis encore maintenant, on ne savait pas du tout ce que c’était que la passe jusqu’à avoir entendu Serge Leclaire.

Je me demande si cette espèce d’impression du jury d’agrément d’être une sorte de corps mort, ça ne viendrait pas du fait que le jury d’agrément, ce sont simplement des hommes et qu’il n’y a pas une seule femme.

(Rires – applaudissements)

M. Lacan – Je ne pense pas que ce soit tout à fait exact que le discours de Serge Leclaire nous donne une idée de ce que c’est que la passe. Ce qui se passe au jury d’agrément n’est pas ce qui constitue la passe. C’est pour avoir un témoignage de la passe que nous sommes au jury d’agrément.

Si Leclaire a souligné disons les vieilles habitudes d’une espèce d’engoncement et de réserve qui sont celles auxquelles incite incontestablement le fait qu’après tout, disons le mot, la théorie analytique n’est pas mûre, qu’il y a encore beaucoup à faire pour qu’on fasse passer dans l’acte des choses qu’effectivement nous savons, nous avons recueillies par le témoignage des passeurs, quelle que puisse être la valeur des critiques qu’a faites Leclaire concernant le choix des passeurs, mais on ne pouvait pas se fier à autre chose qu’à l’expérience des analystes, il n’est pas exact de dire par exemple qu’un analyste dit un jour à quelqu’un « vous allez vous faire passeur » ; il le désigne comme passeur, et ce quelqu’un n’a pas à en être informé, ceci est une règle que je crois avoir très suffisamment indiqué pour qu’on puisse dire que dans les cas où les choses se sont passées autrement, c’est-à-dire où l’analyste a demandé en quelque sorte son agrément à l’analysant, pour le désigner comme passeur, il y a là une erreur tout au moins par rapport à la compréhension de ce que j’ai moi-même proposé. L’analyste désigne quelqu’un comme passeur et ne lui (28)demande pas son avis. Voilà exactement, je crois, comment les choses doivent être entendues, et c’est une grosse responsabilité de donner le nom de quelqu’un comme passeur ; il fallait bien frayer la voie.

À partir de là, jugez vous-mêmes en effet si, comme le dit Irène Roublef, il serait peut-être nécessaire que le jury d’agrément fût diversifié.

[…]

intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre (après-midi), parue dans les Lettres de l’École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 69-80.

(69)j. lacan – Le congrès de la Grande Motte ! Avouez, quand même, la Grande Motte, c’est quelque chose en français.

Ce n’était pas une raison parce que ça s’appelait comme ça pour que je sois comblé. Or, il se trouve que grâce à Faure, grâce à cette poignée de montpelliérains qui ont compris comment – parce que bien sûr on avait des expériences antérieures de congrès ratés, où quand même il y avait toujours quelque chose qui avait coincé, qui avait boitillé – grâce à leurs soins, ce matin j’ai pu aller dans une salle dite de groupe et voir que tout le monde y apportait son expérience, n’hésitait pas à dire ce qu’il en résultait. C’était très net déjà hier, mais ce matin, j’en suis devenu sûr. Ce congrès me comble. Il faut bien le dire, j’ai dû attendre un peu. Mais enfin c’est là. Grâce à nos amis montpelliérains, c’est là.

Mais comme déjà hier, j’en étais plein d’espoir, c’est hier soir qu’avec quelqu’un qui se trouvait à l’hôtel où je niche à Montpellier, je me suis dit que c’était vraiment le cas où je puisse faire comme tout le monde, c’est-à-dire non pas conclure mais contribuer ; parce que bien sûr d’habitude je suis là pour intervenir au moment où c’est fini, c’est-à-dire où ce que je peux apporter ne peut plus servir à rien dans le concret.

Je voulais ne rien rompre de cette merveilleuse organisation, et j’avais dit que je parlerais ce matin à neuf heures et demie. On m’a expliqué pourquoi ce serait mieux maintenant, alors c’est maintenant que je le fais, et pour contribuer simplement, car je ne vais pas parler de ce qui était hier en jeu, de la passe, de cet éclair de la passe auquel je tiens tant pour éclairer précisément ce qu’il en est d’un certain moment qui est le moment où on se décide, où on verse, où on entre dans le discours analytique.

Vous savez, quand j’ai cogité ça, c’était en 1967 pendant les vacances, j’étais en Italie ; je suis rentré et tout en faisant (70)cette chose qui s’appelle la Proposition, je me disais : « Mais quelle mouche te pique ; ça va provoquer Dieu sait quoi ! ». Et je me demandais pourquoi je la faisais en octobre 1967. J’aurais pu plus la mijoter, cette proposition, la mûrir, attendre. Pourquoi est-ce que je l’ai faite tout de suite ? Je savais d’avance que ça allait provoquer des catastrophes, des catastrophes comme toutes les catastrophes, des catastrophes dont on se relève. Moi, vous savez, les catastrophes, ça ne m’impressionne pas… Mais quand même, à quoi bon faire tout d’un coup cette accumulation d’électricité ?

C’est la même question que je me posais en juillet, quand je me suis décidé à aller en Syrie. C’est maintenant que je comprends, parce que je ne pourrais pas y aller maintenant. Je me suis pressé ! C’est en mai 1968 aussi que j’ai compris pourquoi j’avais fait cette proposition en octobre 1967. Vous voyez ça, si je l’avais faite en mai 1968, on aurait dit « il est induit ! ». Je ne suis pas induit. Je ne suis jamais induit. Je suis produit.

Alors c’est ça qui m’a décidé hier soir, parce que je suis revenu de Syrie beaucoup plus tôt qu’on ne le croit, j’y suis resté trois semaines, ce n’était pas grand chose. Mais depuis que je suis rentré, j’ai pas mal travaillé, parce qu’il y a un type très jeune qui est venu me trouver au nom de la télévision. Il y a des temps et des temps que la télévision me sollicite. Mais l’infatuation des personnages qu’on m’a délégués, malgré qu’ils aient fait leurs preuves, bien sûr – ils avaient fait leurs preuves avec des gens excessivement bien, que j’honore profondément, qui sont ni plus ni moins que par exemple Lévy-Strauss et Roman Jakobson, ce n’est pas rien pour moi – ils étaient tellement fous de leur réussite qu’ils croyaient que c’était eux qui avaient réussi ; ce n’est pas croyable ! Ils étaient tellement fous de leur réussite qu’ils étaient aussi fous d’avance de la réussite qu’ils auraient avec moi. Alors il y a un petit minuscule qui est venu me trouver un jour, qui était absolument charmant et, pour lui, j’ai consenti à faire un dialogue avec Jacques-Alain Miller, qui est celui, comme vous le savez, qui édite mes séminaires – édite au sens anglais, c’est-à-dire celui qui se charge de leur sortie, de leur rédaction. Alors j’ai eu avec lui un dialogue qui est d’ores et déjà enregistré. Ça passera, je pense, quelque part vers la Noël. Et il se trouve, je ne sais pourquoi, que Jacques-Alain Miller a insisté pour que je l’édite au sens français, c’est-à-dire que ça paraisse, les quelque 42 pages que ça fait.

Comme Jacques-Alain Miller n’est pas analyste, que c’est probablement grâce à ça que ça tourne, que ça fonctionne (71)comme dialogue – c’est une réussite incroyable – comme Jacques-Alain Miller n’est pas analyste, il a cru entendre dans ce que je lui répondais quelque chose qui pourrait… c’était son idée comme ça : la sagesse du psychanalyste ; ou n’importe quoi d’autre. Il a tout fait pour que je donne un autre titre à ce qui va paraître sous le titre de *Télévision* ; parce que je ne vois pas pourquoi, ayant recueilli un certain nombre de choses que j’ai écrites tout le long de ma vie, je l’ai intitulé *Écrits* au grand scandale d’ailleurs d’un certain nombre de personnes, nommément d’une Japonaise adorable que je connais depuis très très longtemps, qui considère qu’intituler ses écrits *Écrits*, c’est le comble de l’infatuation. Elle a certainement raison du point de vue japonais. Mais moi, je ne suis pas Japonais, alors quand je recueille mes écrits, j’intitule ça *Écrits*. C’est d’ailleurs curieux que ça ne se soit pas fait depuis toujours. Mais enfin je ne vais pas chercher à approfondir pourquoi je me suis trouvé en somme donner un titre après tout vierge quand j’ai intitulé mes écrits *Écrits*. On spéculera sur ça après. Alors je ne vois pas pourquoi ce que j’ai dit parce qu’il y avait la télévision, je n’appellerais pas ça *Télévision*. J’ai d’ailleurs publié d’autres choses sous le nom de *Radiophonie*.

C’est strictement conforme à mon idée de ce qu’il en est du dire. Le dire, ça laisse des déchets, et on ne peut en recueillir que ça. Alors que ce soit les déchets écrits, les déchets radiophoniques ou les déchets télévisés, ce sont des déchets.

Bref, j’ai travaillé pas mal pour cette télévision, et j’ai même trouvé un petit moment de supplément au dernier moment pour travailler une préface à un choix de mes *Écrits* qui va paraître en Allemagne. On m’avait demandé cette préface depuis très longtemps – naturellement je l’avais oublié. Alors en 48 heures, j’ai craché quelque chose qui n’est pas un écrit, en vérité, parce que quand je fais un écrit, je le récris une bonne dizaine de fois ; et cette fois là, je l’ai lâché à la première rédaction ; c’était une rédaction soutenue, bien sûr, par mon travail des précédentes semaines ; et quelqu’un m’a dit : « Quelle chance que vous deviez l’envoyez maintenant, parce que si vous l’aviez récrit six ou sept fois, je n’y comprendrais plus rien ! ».

Alors je vous le livre. Je pense qu’à cause du fait que ça reste un premier jet, c’est plus dicible.

Donc, pour cette préface à mon édition allemande je commence par ceci, à quoi je me suis référé quelque part dans mes *Écrits* : le sens du sens, *the meaning of meaning*, comme l’ont écrit deux personnes dans le titre d’un livre qui s’appelle comme ça : (72)*The meaning of meaning*, Richards et Ogden ; ce sont deux personnes qui font partie de l’école néopositiviste anglaise. Et la question qui est posée par ce terme, qu’est-ce que c’est que le sens du sens, est-ce une question ? En tout cas eux se la sont posée, parce qu’ils sont néopositivistes. Je pointe pour ma part ceci que, si on pose une question, c’est qu’on en a la réponse. On n’a jamais posé de question si on n’en avait pas déjà la réponse. Eux l’avaient peut-être déjà, mais sûrement pas moi. C’est le type même du passez-muscade que j’appelle universitaire ; suggérer qu’on a déjà la réponse à une pareille question, c’est bien là cette chose folle sur laquelle repose l’existence de l’université.

Le sens du sens, dans ma pratique, dans la vôtre – car c’est la même – ne se saisit, au sens qu’implique le terme *Begriff*, que de ce qu’il fuit. Ce terme « fuite » est à entendre comme d’un tonneau ; ce n’est pas la fuite en avant ou en arrière ou tout ce que vous voudrez ; c’est à entendre comme d’un tonneau et pas du tout d’une détalade, qu’elle soit dans quelque sens que vous voudrez.

C’est de ce qu’il fuit, au sens tonneau, qu’un discours prend son sens, et ceci très précisément de ce que ses effets, à ce discours, soient impossibles à calculer. Le comble du sens, il est sensible, me semble-t-il, pour tout le monde, que c’est l’énigme, comme je l’ai dit en son temps. Et c’est pourquoi je vais opposer au sens du sens une autre question, pour laquelle je n’ai pas à m’excepter de ma règle susdite qu’il n’y a pas de question si on n’a déjà la réponse, car c’est de la réponse trouvée de ma pratique, que je pose la question, pour l’opposer à la première, du signe du signe. À quoi ça se signale qu’un signe est signe ?

Le signe du signe, dit la réponse qui fait prétexte à la question, c’est que n’importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre signe, précisément de ce qu’il puisse lui être substitué. Car c’est à ça que je veux vous ramener, parce qu’au nom du sens, c’est ce que vous êtes toujours prêts à laisser vaciller.

Le signe n’a de portée que de devoir être déchiffré. Il n’y a pas besoin qu’un message soit un message codé pour qu’il doive être déchiffré. La fonction du chiffre est là fondamentale. C’est ce qui désigne le signe comme signe. Sans doute faut-il que du déchiffrage, la suite des signes, alors que d’abord on n’y comprenait rien, prenne sens.

Ce n’est pas parce qu’une *dit-mension*, celle du sens, donne à l’autre, celle du signe, son terme qu’elle livre pour autant (73)sa structure. Ce n’est pas parce qu’on s’arrête quand il surgit ce qu’on croit un sens, qu’on s’arrête là parce que ça vous paraît être digne d’une fin, ce n’est pas pour ça que le sens livre la structure du signe.

Si l’aune du sens est très exactement ce que je viens d’en dire d’abord, y aboutir, au sens, ne l’empêche pas de faire trou. Un message même déchiffré peut rester une énigme. Le relief de chaque opération, celle du signe et celle du sens, l’une active, le déchiffrage, l’autre subie, on en a un coup dans l’estomac quand on a cru déchiffrer le sens, le relief de chaque opération reste distinct.

L’analyste, dis-je, se définit de cette expérience, celle qui lui permet de distinguer le signe du signe du sens du sens. Les formations de l’inconscient, comme je les appelle – comme je les ai appelées il y a bien longtemps – démontrent leur structure d’être déchiffrables. C’est de là que Freud distingue la spécificité du groupe rêve, lapsus et mot d’esprit, soit du mode, le même, dont il opère avec eux : il les déchiffre.

Sans doute Freud s’arrête-t-il quand il a découvert le sens sexuel et est-ce là pour lui que s’arrête la structure. Bien sûr, du terme de « structure » on ne trouve dans son œuvre que soupçon, mais formulé quand même. C’est que le test qu’il s’agit du sexe ne tient qu’au fait du sens. C’est là ce qui m’a permis de faire le pas suivant : c’est que nulle part sous aucun signe le sens ne s’inscrit d’un rapport significatif.

C’est pourtant à bon droit que de ce rapport sexuel l’inscription pourrait être exigée, puisque Freud lui-même (chapitre VII de la *Traumdeutung*) le souligne ; le travail est reconnu à l’inconscient du chiffrage. L’inconscient tout seul fait ce travail du chiffrage, et c’est pourquoi Freud le désigne de ceci, c’est qu’il ne pense ni ne calcule ni ne juge non plus ; il fait simplement le travail. (C’est à la conclusion du chapitre sur le travail du rêve). Il fait ce travail qu’il nous faut défaire dans le déchiffrage.

Là, nous rencontrons quelque chose. (Ça, c’est un temps de ce que j’ai écrit pour ces lecteurs allemands, qui bien entendu au point où ils en sont n’y comprendront strictement rien, mais pourquoi pas, ça n’empêche pas, ce sera là écrit, ça fera son chemin). Il peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter. L’embrouille – car c’est exactement fait pour ça, pour l’embrouille – commence à l’ambiguïté du mot « chiffrer ».

(74)Le chiffre d’un côté, je viens de vous le dire, fonde l’ordre du signe. Et d’autre part, il se trouve que le chiffre, ça sert à écrire les nombres. Alors on s’imagine que tous ces nombres qu’on ne peut rien faire d’autre que de chiffrer, ça tient au chiffrage. C’est une erreur totale. J’ai opposé à l’instant le chiffrer au compter. Nous comptons (ce qui s’appelle compter c’est-à-dire avoir un contact avec le nombre) jusqu’à 4. Moi, en tout cas, je n’ai jamais compté plus loin ; vous pouvez le voir dans tout ce que j’ai écrit. Mais enfin il y en a d’autres qui comptent jusqu’à 5, et même jusqu’à 6. Il m’est même arrivé de m’apercevoir qu’en comptant jusqu’à 4, je comptais sans le savoir jusqu’à 6. Car personne ici ne compte plus loin. On chiffre des tas de choses dont on s’imagine qu’il s’agit de nombres, mais il suffit d’être un tout petit peu mathématicien pour s’apercevoir qu’il y a des nombres inaccessibles, et que ça commence beaucoup plus tôt qu’on ne croit.

Il y a un nommé Émile Borel qui a dit là-dessus les choses les meilleures. C’est un des très grands mathématiciens de notre époque, et si j’ai un regret – vous ne pouvez pas imaginer ce que j’étais jeune quand j’étais jeune ! il m’a envoyé un petit mot après que j’ai écrit « Le temps logique », et j’aurais dû me ruer chez lui. Ceci pour les gens qui hésitent à se ruer chez moi – mais qu’ils ne s’y ruent que quand je leur envoie un petit mot, je les en prie ! Ça ne m’arrive pas souvent, je dois dire. Mais enfin Émile Borel m’avait envoyé un petit mot ; comme je me croyais très occupé, je ne me suis pas rendu compte de ce que c’était que recevoir un petit mot d’Émile Borel. J’ai fait comme un tas d’imbéciles – à qui je n’écris pas le petit mot d’ailleurs – je ne suis pas allé chez Émile Borel.

Les nombres, eux, sont du réel. C’est ça sur quoi met l’accent Frege. Comment est-ce que des êtres en proie à ces jeux de l’imaginaire, qui ne sont rien d’autre que ce à quoi je viens de faire allusion à propos de ma mésaventure avec Émile Borel, pourquoi est-ce que ces êtres là, aussi bien proie de l’imaginaire que n’importe quel animal, pourquoi est-ce qu’ils ont accès à ce réel qu’il y a dans le nombre ?

Il est évident que ce qui devrait venir à l’esprit d’un psychanalyste, c’est que les nombre ont un sens, le sens par quoi se dénonce leur fonction (je parle du nombre, des nombres) leur fonction, aux nombres, de jouissance sexuelle. Ce qui du même coup vous explique pourquoi nous ne pouvons pas compter beaucoup plus loin que 4.

(75)Ce sens n’a rien à voir avec ce qu’ils ont de réel mais ouvre un aperçu, une petite ouverture sur ce qui peut rendre compte de l’entrée du réel dans le monde de l’être parlant. Bien entendu qu’il ne tient son être que de la parole.

Soupçonnons que la parole a la même *dit-mension* grâce à quoi le seul réel qui ne puisse s’en inscrire, de la parole, c’est le rapport sexuel, soupçonnons, ai-je dit, que la parole a cette même *dit-mension* – je dis « soupçonnons » pour les personnes, comme on dit, dont le statut est lié au juridique d’abord, au semblant du savoir, voire à la science qui s’institue, elle, certes bien du réel, soupçonnons, ai-je dit pour ces personnes, qu’elles ne peuvent même pas aborder, ces personnes bien définies et d’abord du juridique, qu’elles ne peuvent même pas aborder la pensée que ce soit à l’inaccessibilité d’un rapport qui, lui, est bien dans le réel, le rapport sexuel, mais à ce qu’il lui soit, à cette espèce, inaccessible, que s’enchaîne l’intrusion de cette part au moins du reste du réel qui nous est donnée dans le nombre. Ceci se passe chez un être, comme on dit, vivant dont le moins qu’on puisse dire, c’est qu’il se distingue des autres d’habiter le langage, comme dit Heidegger. Cet être se distingue par ce logis, et c’est un logis cotonneux, cotonneux en ce sens qu’il le rabat, cet être, vers toutes sortes de concepts, comme j’ai dit d’abord, *Begriff*, qui ne sont que des tonneaux, tous plus futiles, (c’est-à-dire qui fuient) les uns que les autres.

Ce mot « futilité », je l’applique, oui, même à la science, dont il est manifeste qu’elle ne progresse que par la voie – c’est sa méthode, c’est son histoire, c’est sa structure – que par la voie de boucher les trous. Elle y arrive, elle y arrive toujours. « Elle y arrive toujours », ça veut dire quand elle y arrive. Comme me disait une charmante amie que j’avais en un temps, qui n’était pas une lumière mais qui était une femme très charmante ; elle était vaudoise : « Rien n’est impossible à l’homme, me répétait-elle, avec sa modulation vaudoise, ce qu’il ne peut pas faire, il le laisse ». C’est la même chose pour la science. Elle y arrive toujours, et c’est ce qui la rend sûre ; c’est qu’elle n’authentifie quoi que ce soit que quand elle en est sûre ; et là où elle n’est pas sûre, elle n’authentifie rien. Ça la fait sûre pour tout le monde. Moyennant quoi on ne peut pas dire que ça lui donne plus de sens.

Je n’en dirai pas autant de ce qu’elle produit, tout à l’heure j’ai parlé de la télévision, par exemple ; ça, c’est un produit, produit de la science ; naturellement, ce n’est pas la télévision qui est un produit ; la télévision est un produit d’un certain nombre de gamins que j’ai psychanalysés autrefois ; ils n’auraient (76)naturellement rien produit s’ils n’avaient pas eu déjà ce que la science leur permettait d’affirmer comme sûr ; ils étaient sûrs de réussir leur petit machin, absolument sûrs puisqu’il y avait les ondes.

Alors le produit, bien sûr, on ne peut pas dire qu’il n’ait pas de sens, lui. La télévision, ça a un sens ; ce sens a pour caractère d’être strictement la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable. Ce que véhicule la télévision, c’est l’objet **a** pour tous. C’est bien pour ça d’ailleurs que ce que j’y ai répondu est exactement du même ordre ; je n’en suis pas plus fier pour ça.

Alors il y a quelque chose dans mon édition allemande, quelque chose que je raconte comme ça en passant pour mon ami Heidegger ; je lui propose de s’arrêter – mais naturellement je sais bien qu’il ne le fera pas, mais on ne sait pas, peut-être qu’il le fera, la dernière fois que je l’ai vu, il était dans une forme formidable, pas tout à fait la mienne, mais ça approchait – de s’arrêter sur cette idée que la métaphysique n’a jamais rien été et ne saurait en tout cas se prolonger – c’est bien pourquoi il la met en question d’ailleurs – n’a jamais rien été ni ne saurait se prolonger qu’à boucher le trou de la politique. Que la politique atteigne le sommet de la futilité, c’est bien en quoi s’y affirme le sens par excellence, ce qu’on appelle le bon sens, le sens sous la loi duquel nous sommes tous… Enfin là je laisse de côté ce que j’adresse au public allemand, parce que pour ce qui est du sens, et du bon sens, et du sens critique, ce qui est le comble du comble, on peut dire qu’ils en étaient vraiment les plus nobles représentants ! Tout le monde sait ce que ça a donné, ce qu’ils s’efforcent d’oublier pour l’instant ; je le leur rappelle parce que pendant trois ou quatre ans, ils m’ont beaucoup gêné ; c’est tout à fait personnel…

Je reviens au discours universitaire et à ce que j’en articule. C’est qu’il spécule très proprement – c’est son assiette – de l’insensé en tant que tel. Et c’est en quoi ce qu’il pourrait produire de meilleur, (ce qui a fini par venir à un certain nombre mais je ne sais pas pourquoi ils ne s’y adonnent pas) c’est le mot d’esprit. J’ai eu des relations personnelles avec des universitaires adorables, que j’aimais énormément : Maurice Merleau-Ponty ; lui était gentil avec moi ; il avait horreur de ça, du mot d’esprit ; ça a été pour moi une énigme ; j’espérais peu à peu le convertir, qui sait ? et puis voilà, j’en ai été privé avant. Le mot d’esprit, je ne peux pas tout de même dire autre chose que : ça lui foutait la trouille. Et pourquoi le lui reprocherais-je ? Je lui reprocherais quoi ? D’avoir la trouille du mot d’esprit au nom de ceci que c’est ce qu’il pouvait faire de mieux ; c’est même probablement (77)pour ça qu’il en avait la trouille. Et puis ce n’est pas les analystes qui ont à faire les fiérots, même pas moi, ceux qui se trouvent assujettis à cet autre discours qu’est le discours analytique, ce qui tout de même est inconcevable ; c’est inconcevable, ce retour aux vérités premières, cette espèce de catastrophe qui, à la fin du 19e siècle fait qu’un type comme Freud n’a pas de meilleure référence que les présocratiques ; c’est quand même drôle. C’est quand même drôle après tout un temps où on avait imaginé un monde, où on s’était imaginé que nous avions un monde, un monde tout aussi abruti que celui de l’animal ; c’est Aristote qui nous avait poussés là-dedans : la connaissance, le connaisseur, et le connu : le monde.

Enfin, je ne cherche pas d’excuse aux analystes, puisqu’il est bien évident que ce n’est pas de leur faute s’ils le sont. S’il n’y avait pas eu cette espèce de rencontre, d’étincelle là entre les hystériques, comme on le disait ce matin, et quelqu’un d’un peu tordu qui s’appelait Freud, on ne parlerait plus de tout ça ; on n’écrirait pas ; on recueillerait, bien sûr, bien soigneusement comme des fleurettes les fragments des présocratiques mais on ne songerait pas à se demander ce que ça veut dire.

Ce que je voudrais, c’est que les psychanalystes sachent que tout doit les ramener d’abord au solide de l’appui qu’ils ont dans le signe, et qu’il ne faut pas qu’ils oublient que le symptôme, c’est un nœud de signes. Car le signe, ça fait des nœuds ; et qu’on ait tout fait pendant des âges pour nous faire une géométrie, c’est-à-dire une spatio-temporalité qui ne soit fondée en rien sur des nœuds, c’est-à-dire qui ne procède que de la scie, c’est bien justement que les nœuds, comme j’ai essayé plusieurs fois de mettre ça sur la sellette dans mon séminaire, c’est tout à fait capital.

Freud était médecin. Il avait au moins ceci de commun avec les amoureuses, c’est qu’il ne voyait pas très loin. Les psychanalystes, devraient partir de là pour apprécier son génie.

Le recours, pour nous, ça doit être l’inconscient, c’est-à-dire la découverte par Freud, que l’inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus, et que pourtant, le fruit est là : un savoir qu’il ne s’agit que de déchiffrer, puisqu’il consiste uniquement dans le chiffrage.

À quoi sert-il, ce chiffrage ? (Pour abonder dans ce qui est la manie de tous les discours, à savoir l’utilité). Freud quand même l’indique, et indique ceci, c’est qu’il ne sert à rien, (78)qu’il n’est pas de l’ordre de l’utile, qu’il est de l’ordre de la jouissance. Et le pas suivant est à faire, c’est très justement celui-ci qu’en étant de l’ordre de la jouissance, c’est en cela qu’il fait obstacle au rapport sexuel établi. Et c’est ceci qui implique que le langage ne fasse jamais trace autre de cette jouissance que ce qui n’aboutit non pas à un rapport mais à un acte sexuel que par une chicane infinie. C’est en quoi l’établissement de la structure de cette chicane serait une chose capitale, parce qu’après tout, on pourrait bien la raccourcir alors que nous en sommes, depuis que le monde est monde, réduits au bonheur de la rencontre ; parce que du bonheur, ça ne manque pas ; non seulement ça ne manque pas, mais il n’y a même que ça. Les êtres parlants sont heureux, croyez-moi. Ne vous fiez pas comme ça à vos petits sentiments personnels ; ils ne peuvent pas être autre chose ; ils ne peuvent être qu’heureux. C’est la condition de leur reproduction. Ils en sont livrés totalement au petit bonheur la chance…

Oui, la question est de savoir si le discours analytique pourrait permettre un petit peu plus, à savoir d’y introduire ce que l’inconscient ne met pas du tout : un peu de calcul. Ça n’en prend pas le chemin grâce aux analystes. C’est absolument inouï, ce succès que j’ai obtenu en parlant de l’analysant ; la joie que ça a causé dans l’autre école ; on ne parlait que d’analysant le lendemain du jour où je l’avais dit à mon séminaire ! Naturellement dans mon école on était plus tempéré, et pour cause. Mais alors là l’idée qu’ils pouvaient se tirer des pattes, que c’était l’analysant qui faisait tout, ils étaient dans la joie !

La question commence à ceci qu’il y a des types de symptômes, c’est-à-dire de nœuds, qu’il y a une clinique, une clinique qui est avant le discours analytique, parce que Freud l’a héritée lui-même. Est-ce que l’analyse, le discours, l’idée du symptôme comme nœud, ça y apporte une lumière, dans cette clinique d’avant ? C’est sûr. C’est sûr mais ce n’est pas tellement certain, voilà l’ennui. Ce n’est pas certain parce que la certitude, ça se transmet, ça se démontre, et que ce que l’histoire montre, c’est très évidemment que, chose très curieuse, cette exigence de la science, à savoir que ça se transmette, que ça se démontre, que ça s’impose comme certitude, on en a manifesté l’exigence bien avant que ça arrive. On a fait la théorie de l’*épistémè*, comme ils disent maintenant, l’épistémologie, avant que naisse la science ; deux millénaires avant, c’est un rien !

Alors pour nous, dont la question est de savoir ce que nous pourrions transmettre d’une chicane, qui soit, contentons nous de sûre, pas de certaine, mais ça aurait ceci au moins de (79)certain que ça voudrait dire quelque chose ; alors pour nous ça nous laisse quand même au petit bonheur la chance.

Est-ce que c’est là tout ? Si j’ai parlé des types cliniques, ça n’est pas sans raison. Je voudrais faire une remarque, c’est que les sujets d’un type, hystérique ou obsessionnel selon la vieille clinique, sont sans utilité pour les autres du même type. Il est plus que concevable, il est touchable du doigt tous les jours qu’un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d’un autre obsessionnel. C’est même de là que partent les guerres de religion. Est-ce qu’il peut y avoir par l’analyse communication par une voie qui transcende le sens, qui procède de la supposition d’un sujet au savoir inconscient, c’est-à-dire au chiffrage ? C’est là d’où surgit ce que j’ai articulé comme fondement d’un nouvel amour : le sujet supposé à ce savoir, savoir inconscient.

C’est en ça que pourrait être remise en jeu la livraison de toute une espèce au petit bonheur la chance. J’ai dit que c’était de l’amour qui s’adressait au savoir ; je n’ai pas dit du désir, parce que pour ce qui est du *Wisstrieb*, quoi que ce soit Freud qui en ait commis l’impair, on peut repasser. Pour ce qui est de ceci, c’est qu’il n’y a pas le moindre désir du savoir, c’est ce qui est absolument démontré, démontré par l’histoire et particulièrement par l’histoire de la psychanalyse.

Quelqu’un de mon entourage m’a apporté le dernier séminaire de Fink et de Heidegger sur Héraclite. Je n’en ai lu que deux chapitres ; je vous en conseille beaucoup la lecture ; car bien avant que ce livre qui m’a été apporté hier ne paraisse, dans cette scansion de ma préface, je faisais tout de même remarquer ceci : qu’il y avait des gens en un temps qui énonçaient ceci expressément que l’oracle ne révèle ni ne cache aucun sens, […] il met en signe.

Il faut que nous sachions que dans l’interprétation, dans ce qui nous paraît être le support même du sens, nous en sommes au point que, de toute interprétation (c’est ce que j’ai dit d’abord) les effets sont incalculables. Ce n’est pas là que gît notre savoir, par conséquent, si savoir, comme on le dit, c’est prévoir. La chose qui est de savoir de l’analyste, c’est qu’il y en a un qui ne calcule ni ne pense ni ne juge, mais qui chiffre, et que c’est ça qui est l’inconscient.

Alors pour les rapports entre cet inconscient, en tant qu’il témoigne d’un réel comme inaccessible, entre cet inconscient, (80)et le réel auquel, lui, nous accédons, celui du nombre, c’est quelque chose qui nécessite pour nous toute cette révision, cette révision de la logique en fonction de la logique mathématique. Et c’est bien pour ça que j’ai défini nécessité, contingence, impossibilité en termes fondamentaux à partir du « ne cesse pas » ; « ne cesse pas de s’écrire », c’est la nécessité ; « cesse de ne pas s’écrire », c’est là notre chance. C’est dans la contingence, c’est dans je ne dirai pas ce particulier, ce singulier de toute observation, et c’est en cela que je me félicite que dans les groupes, chacun parle et apporte son expérience, c’est là que peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu’en termes d’une sorte de cristallisation, c’est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit.

(Applaudissements)

Au cours d’une journée présidée par J. Clavreul sur la formation des analystes, J. Lacan répond à des questions de MM. Destombes et Didier, le samedi 3 novembre (matin), paru dans les Lettres de l’École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 131-139.

[…]

(131)M. Destombes – Je voudrais revenir sur une question qui est celle de l’appareil. La proposition de Lacan en 1967 semble-t-il a été faite pour désengluer l’École des structures hiérarchisées habituelles, traditionnelles. Et actuellement, quelle que soit la réalité objective ou la théorie, la passe apparaît comme le seul moyen de se faire reconnaître dans l’École comme analyste. Mon expérience de participation à des jurys me permet de dire qu’il paraît difficile sinon impossible d’être à la fois examinateur, c’est-à-dire détenteur d’un pouvoir, avec la nécessité des critères qui ont été rappelés hier dans une recherche, semble-t-il, assez éperdue, et d’autre part de fonctionner, d’être analyste.

(132)Faute de situer ces deux places, ce qui permettrait peut-être de répondre aux questions : d’où on parle et d’où on entend, se sont manifestés malaise et ambiguïté parmi les membres du jury d’agrément.

Dans une perspective d’élaboration, je me demande s’il ne serait pas souhaitable de resituer la passe comme un moyen parmi d’autres de reconnaissance, et je pense là à ce qui a pu être dit auparavant des A.M.E. ou des A.P. et dans quelle mesure des autres moyens de reconnaissance permettraient de garder à la passe ses perspectives de recherche et de mise en question.

M. Lacan – Il y a d’autres modes de reconnaissance que la passe, c’est tout à fait clair. La délégation du titre des A.M.E. est un mode de reconnaissance qui fonctionne dans l’École.

M. Destombes – On en parle très peu depuis quelques mois.

M. Lacan – On en parle très peu mais ça n’en fonctionne pas moins.

M. Dumas – On en parle peu aussi parce qu’on n’a pas à le demander. C’est ça qui est important. L’autre, on le demande !

M. A. Didier – J’aurais voulu parler de trois points.

Le premier, c’est les conséquences à tirer, à mon avis, de ce qu’on a pu noter : c’est que les membres du jury d’agrément ont parlé l’autre jour devant nous de leur expérience de la passe. L’impression que j’ai eue et que, je crois, nous avons été plusieurs à avoir eue, c’est que c’était la première fois qu’ils en parlaient ainsi entre eux. Autrement dit, il semble qu’ils n’aient pu parler entre eux que parce qu’il y avait le groupe de l’École Freudienne pour les écouter.

M. lacan – Absolument pas ! On en a parlé entre nous très abondamment, et tout particulièrement bien sûr avant le congrès, dans la dernière séance. Mais combien de fois en avons-nous parlé entre nous !

Intervention dans la séance de travail « Sur la passe » du samedi 3 novembre (après midi), parue dans les Lettres de l’École freudienne, 1975, n° 15, pp. 185-193.

[…]

(185)Lacan – Ce que je voudrais vous dire c’est ceci : c’est que l’expérience de la Passe est une expérience en cours.

Le mode sous lequel je l’ai produite, cette expérience de la Passe, c’est la proposition. La proposition est marquée d’une prudence, d’une prudence peut-être humaine, trop humaine, mais je ne vois absolument pas en quoi j’aurais pu faire une proposition plus prudente. Ma prudence était commandée par l’état de choses existant. C’est le principe même de la prudence. C’est pour cela que je n’ai pas voulu remettre à d’autres personnes que celles qui avaient déjà un certain titre, un titre qui correspondait en effet à ce qui, dans toute société psychanalytique, est une sélection, je n’ai pas voulu remettre à d’autres qu’à ceux qui s’appelaient A.E. = analyste de l’école, le soin de s’agréger des gens dont la seule présence parmi eux changeait totalement la portée de ce même terme : analyste de l’école… Il y a là évidemment quelque chose qui est exactement ce qui fonctionne dans tout agrégat humain, ce qui se produit du fait que le recrutement, enfin, les êtres réels dont il s’agit, se situent dans ce réel au nom de principes qui sont tout différents de ceux qui ont constitué auparavant une classe. Et le fait que cette classe, même en gardant le même nom, est habitée par un tout autre type d’individus, est susceptible de changer tout à fait, non pas certaines structures fondamentales, mais la nature du discours. Ça n’est certainement pas là, de ma (186)part, un acte d’autorité, un acte de maître, puisqu’il est tout à fait clair que ça m’a apporté comme premier résultat la fuite éperdue d’un certain nombre de gens dont j’appréciais le soutien et la fidélité. La fidélité n’est pas une notion de maître : si vous lisez un petit peu mes écrits qui valent quelque chose dans l’ordre de la politique, ce n’est évidemment pas la fidélité qui en constitue la valeur principale ; néanmoins si je n’ai pas, je ne dirai pas hésité à le risquer, je n’ai pris consciemment aucun risque, c’est que j’ai pensé que je les persuaderais, et c’est bien en effet ce à quoi je me suis efforcé dans un certain nombre de réunions restreintes, et c’est en quelque sorte sans avertissement et, après qu’ils se soient concertés entre eux, que j’ai reçu à une réunion dite « Congrès de l’École », que j’ai reçu d’eux, il s’agissait de trois personnes que tout le monde connaît, l’avis collectif et signé de leur démission. On ne peut donc pas dire que si j’avais là parié, si je puis dire, sur ce que l’on peut appeler mon prestige, ce soit une réussite. Néanmoins, la chose m’a paru légère, extrêmement légère comme d’ailleurs ce serait aussi bien le cas dans l’avenir pour toute personne qui voudrait bien les suivre. La question n’est pas là.

La question est de savoir effectivement comment a fonctionné jusqu’ici ce qui s’appelait une société analytique, ce dont Freud a tracé les premiers linéaments et qui a pris une forme de plus en plus précise dans la suite. C’est très précisément en ceci que je pense que ces sociétés restent trop prudentes, si je puis dire, c’est-à-dire fonctionnent selon les lois ordinaires du groupe, où il est en effet absolument nécessaire, toujours, que se manifeste le maître, comme j’ai cru pouvoir le dire au moment du grand remue-ménage de Mai 68 : ce que vous voulez, disais-je, à ceux qui, au nom de ceci qu’ils étaient à Vincennes, où j’avais, moi, simplement accepté d’aller, croyaient que j’y étais délégué par les pouvoirs supérieurs – à ce seul titre ils croyaient nécessaire de faire du vacarme, alors que je parle sans que ça se produise d’habitude – je leur ai dit : ce que vous voulez c’est un maître. Ce qui s’est d’ailleurs tout à fait avéré depuis, la crise de 68 n’ayant eu d’autres conséquences qu’un resserrement maximum, n’est-ce pas, de ce que j’avais, Dieu merci ! avant Mai 68, défini comme « le marché du savoir » – je veux dire que le savoir y est réduit à devenir une marchandise. Depuis Mai 68 l’Université a vu son prestige faire littéralement un « Boum » ; il n’y a pas une façon de se loger, de se nicher dans l’Université qui ne soit l’objet de convoitises et de luttes sauvages.

C’est précisément dans le but d’isoler ce qu’il en est du discours analytique, que j’ai fait cette proposition. J’ai fait cette proposition parce que le fait de la délégation, par reconnaissance commune, d’une autorité, pourquoi ne pas dire d’un pouvoir, me (187)paraissait pouvoir devenir plus conforme à ce qu’il devrait en être d’un véritable recrutement si l’on instaurait ce mode d’enquête qu’est la passe. La passe en effet permet à quelqu’un qui pense qu’il peut être analyste, à quelqu’un qui est près de s’y autoriser, si même il ne s’y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l’a fait se décider, ce qui l’a fait s’autoriser ainsi, et s’engager dans un discours dont il n’est certainement pas facile d’être le support, il me semble.

Qu’est-ce qu’il en est résulté ? Il en est résulté, puisque ma proposition a pris cette forme, que c’est bien en effet le jury d’agrément qui a eu, en s’agrégeant ce nouveau membre, à faire changer de sens le terme : analyste de l’école. Le mode sous lequel étaient appréciés les individus sélectionnés, pourquoi pas le dire, m’avait toujours semblé participer beaucoup plus de ces lois de la concurrence qui font que la plupart des groupes humains fonctionnent. J’ai désiré un autre mode de recrutement, et c’est la passe ; elle était dans mon idée le premier pas d’un recrutement d’un style différent. D’un autre ordre très précisément modelé sur ce que j’avais pensé alors, et qui spécifiait le discours analytique. Quelqu’un a, plusieurs, beaucoup, enfin, je ne pense pas tous ici seraient en état de faire comme il y a été fait tout à l’heure directement allusion à mes dits quadripodes ; si évidemment, j’ai pu de ces quadripodes, et de leur rotation, spécifier d’une certaine façon le discours du maître, et je dois dire d’autres discours, j’en ai distingué, notamment le discours universitaire en tant qu’il est distinct du discours scientifique, ça n’est évidemment quelque chose qui n’a pu être construit, qui n’a pu être pensé, qu’à partir du discours analytique ; s’il n’y avait pas de discours analytique, je n’aurais évidemment pas pu, je n’aurais jamais pensé le discours du maître comme simplement un certain type, un certain mode de cristallisation de ce qui fait en somme le fond de notre expérience, à savoir la structure même de l’inconscient ; personne n’avait songé à y référer le discours du maître lui-même, mais il est singulier, il est remarquable, il m’a surpris moi-même, n’est-ce pas ? ; qu’en somme ce soit arrivé à donner là un poids, un sens, une nécessité, sous le terme de « plus-de-jouir », à ce que dans un discours du maître bien spécial, le discours capitaliste, Marx avait su isoler, détecter comme en étant le ressort, le ressort majeur, à savoir la plus-value – il ne s’agit pas du discours du maître comme tel, mais d’une certaine variété de ce discours, le discours dit capitaliste, qui ne s’en distingue qu’à un tout petit changement dans l’ordre des lettres, les miennes.

C’est un fait qu’en détectant, dans le sens du discours capitaliste, la plus-value comme un ressort essentiel, Marx a tout (188)d’un coup conféré une consistance et une puissance au discours du maître dont vous n’avez pas fini de voir les résultats, je veux dire qu’il est absolument certain que le capitalisme d’état, qui est celui qui règne en U.R.S.S., nous montrera dans la suite qu’il y a tout intérêt à ce que le discours du maître sache ce qu’il fait. Et c’est évidemment quelque chose dont l’avènement a son poids propre, mais quand même il n’est, à mes yeux, pas du tout sans intérêt qu’en ce qui le concerne, le discours psychanalytique, non seulement prenne corps, mais ait d’ores et déjà pris corps, que vous le vouliez ou pas, et que ce congrès soit un témoin du fait qu’enfin il y a un intérêt, un intérêt universel puissant, à ce que ce discours se maintienne – là, il n’est pas forcé que les psychanalystes eux-mêmes en aient pris conscience pour que déjà ça fonctionne. C’est bien d’ailleurs leur drame, c’est que, notez-le, ils répondent, comme je dis, à une demande, mais si cette demande ne voit pas plus loin que le bout de son nez, ça ne sera après tout qu’une demande d’infirme. Alors que ça pourrait être tout autre chose.

Je ne vois absolument pas comment, même quelqu’un placé dans une position directrice – car ce n’est rien d’autre que la position du maître – même quelqu’un placé dans une position directrice, étant donné ce que révèle le discours analytique, c’est-à-dire mes petits schémas, mes petits quadripodes, ce que révèle, et je le dis, uniquement le discours analytique, pour autant que j’essaye de le frayer – ce qu’il révèle, c’est que ce qui vient à la place de la plus-value et à quoi je donne une portée beaucoup plus structurale qu’à la plus-value, qui n’est qu’un effet du discours capitaliste, ce qui vient à sa place et que j’ai nommé « plus-de-jouir » est une fonction beaucoup plus radicale que celle de la plus-value dans le discours capitaliste, une fonction de fondement, liée à très précisément à ce que j’ai essayé d’énoncer par ailleurs, la dépendance de l’homme par rapport au langage avec tout ce que le discours analytique permet d’entrevoir, à savoir que si c’est par ce langage que l’homme se trouve séparé, bouché de tout ce qui concerne le rapport sexuel, si c’est par là, en d’autres termes, qu’il fait son entrée dans le réel, ou plus exactement si c’est par là, et en tant qu’il fait défaut à ce réel, qu’il a une petite chance, qu’il y a ces voies qui lui sont frayées vers un certain nombre de points, qui eux témoignent de la présence même du réel à l’origine de son discours, s’il en est donc bien ainsi, il est clair que même à aborder les choses par ce biais trop connu qui veut qu’à simplement poser un analyste on va encore se retrouver avec une de ces vieilles sociétés structurées comme les autres, c’est-à-dire fondées sur le discours du maître, même à se placer de ce point de vue, comment ne pas voir que de toute façon, éclairé justement par le discours analytique, il y a quelque chose qui peut s’apprécier de la place même que je (189)donne dans le discours du maître au S1, quelque chose qui peut s’apprécier des rapports de ce S1 à ce qui fait partie du même discours mais à une autre place, à la place du « plus-de-jouir » comme objet petit **a**, et de la possibilité que cet objet petit **a** puisse justement changer sa place avec lui, avec ce S1 : c’est très exactement ce qu’expriment mes deux quadripodes, celui qui désigne le discours du maître, et celui qui désigne le discours analytique. Pourquoi, de cette place, le petit **a** ne serait-il pas discerné comme à l’occasion, puisque c’est de lui qu’il s’agit en fin de compte, pouvant se substituer au S1, être à cette place pseudo-directrice, et, de là, fonctionner comme doit fonctionner l’analyste, c’est-à-dire cette chose dont après tout il n’est même pas sûr que je pénètre moi-même encore tout le sens, mais dont je suis sûr d’autre part que c’est bien de cette façon que ça doit s’écrire, à savoir que : l’analyste fonctionne dans l’analyse comme représentant de l’objet petit **a**. Je ne voix donc pas pourquoi, même à supposer quelqu’un placé en position de ce S1 plus ou moins directeur, de cette position même il ne pourrait pas être apprécié à un certain moment, qui est celui que j’appelle la passe, pourquoi quelqu’un prend ce risque, ce risque fou, enfin, de devenir ce qu’est cet objet, ce qu’est cet objet en tant qu’il ne représente en fin de compte rien d’autre qu’un certain nombre d’énigmes polarisées, celles qui sont, pour ceux qui parlent, celles qui se présentifient dans ces grandes fonctions qui ne sont d’ailleurs pas sans être profondément liées au corps, à savoir le sein nourricier, à savoir le déchet, le rejet, la merde, pour l’appeler par son nom, ou encore ces choses qui, pour avoir un aspect plus noble, sont strictement du même niveau, je veux dire le regard et la voix.

L’important en ceci c’est que nous avons mis en place une expérience radicalement nouvelle, car la passe ça n’a rien à faire avec l’analyse, et ce qui manque, dans cette réunion, parce qu’après tout, du jury d’agrément, et c’est bien compréhensible étant donné le recrutement jusqu’à présent, il ne peut vous venir que des témoignages de perplexité et d’embarras, mais ce qui est certain c’est qu’il y a au moins certains des passants qui ne pourront jamais oublier ce qu’a été pour eux qui étaient, disons en principe en fin d’analyse, ce qu’a été pour eux cette expérience de la passe.

Si je voulais en parler, je dirais d’un mot que j’emprunterais à ce que j’ai entendu, dans une de ces salles, je regrette de ne pas pouvoir en faire hommage à la personne qui l’a dit, une personne a dit que la passe c’était quelque chose comme l’éclair.

Ça m’a évidemment beaucoup frappé, ça n’a pas pu ne pas éveiller en moi, d’autant plus que c’est quelque chose qui est pour moi, comme je l’ai indiqué l’autre jour, une lecture très actuelle, (190)une phrase, une phrase célèbre d’Héraclite qui dit :   ce qui se traduit, quand ça se traduit, si c’est traductible ; qui se traduit quand même littéralement, parce que  ça veut dire le tonnerre, je ne dirai pas dans toutes les langues, mais justement dans la langue grecque, le tonnerre régit  : alors là, je ne vous le traduirai pas, parce que c’est intraduisible ; Diels qui a recueilli les fragments d’Héraclite, qui en fait le recueil en quelque sorte définitif, authentifié, c’est un remarquable philologue, Diels traduit par l’univers ; comme je le faisais remarquer à quelqu’un au cours d’une conversation comme ça à dîner, c’est absolument fausser tout que de l’appeler l’univers, disons plutôt que : il n’y a que l’éclair qui en fait, pour un instant, pour un éclair, l’univers ! et très précisément  qui est un pluriel, je le dis pour ceux qui, ici, ne savent pas la langue grecque,  ne peut pas se traduire parce que c’est quelque chose comme « les tous » mais « les tous » en tant que divers, en tant qu’il y a un tas de tous. Il y a un tas de tous qui sont radicalement distincts et s’il y a une chose certes qu’indique l’expression  (celle qui, ne l’oubliez pas, commence la phrase, puisque c’est  : l’accusatif est mis d’abord),  ça veut dire : « les tous – c’est l’éclair qui les régit ». C’est-à-dire que pour un instant, ce dont on s’aperçoit, c’est que l’éclair les fait peut-être bien faire une petite poussée vers l’univers, mais que ce que l’éclair assurément démontre, c’est qu’il n’y en a pas. Et nous sommes, bien sûr, parce que c’est commandé par notre position subjective, obligés de penser le monde comme un univers, alors que rien n’assure, rien n’assure en rien, qu’il y ait quoi que ce soit de commun, par exemple, entre la poussée des êtres vivants et les conditions plus ou moins stellaires dans lesquelles ils se trouvent nécessités d’habiter. Rien ne le prouve ; l’origine de la vie, personne n’en est encore sorti, on s’y efforce bien sûr, on s’efforce de déboucher ce trou, mais y arrivera-t-on, ce n’est pas couru ; les , cette énonciation même, procède d’une idée véritablement principielle de l’hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus.

Il y a une chose qui est importante, c’est que si effectivement cette passe peut être quelque chose qui, tout d’un coup, met en relief pour celui qui s’y offre (je reprends cette métaphore entendue ici, je regrette de ne plus me souvenir de la personne, mais qu’elle se signale si elle est là), met en relief, comme peut le faire un éclair, c’est-à-dire d’une façon qui apporte soudain un tout autre éclairage, une certaine partie d’ombres de son analyse ; si c’est bien dans cet éclair que quelque chose peut être aperçu de cette expérience, c’est une chose qui concerne le passant. Je dois vous affirmer, je pense que nul dans le jury d’agrément même Leclaire ne me démentira, je peux vous affirmer que ça a été pour certains une expérience absolument bouleversante.

(191)Voilà ce que j’obtiens après avoir proposé cette expérience. J’obtiens quelque chose, qui n’est justement absolument pas de l’ordre du discours du maître ni du magister, encore bien moins, quelque chose qui partirait de l’idée de formation, j’ai parlé des formations de l’inconscient, mais il faudrait savoir remarquer les choses dont je ne parle pas, dont je n’ai jamais même laissé une trace : je n’ai jamais parlé de formation analytique. J’ai parlé de formations de l’inconscient. Il n’y a pas de formation analytique, mais de l’analyse se dégage une expérience, dont c’est tout à fait à tort, qu’on la qualifie de didactique. Ce n’est pas l’expérience qui est didactique, je dis ça parce que tout à l’heure on parlait de la psychanalyse didactique ; pourquoi croyez vous que j’ai essayé d’effacer tout à fait ce terme de didactique, et que j’ai parlé de psychanalyse pure ? Cela avait bien quand même une certaine direction, n’est-ce pas ? Ça n’empêche pas une psychanalyse d’être didactique, mais le didactisme de la chose, voici comment nous le situerons au mieux : je vous ai fait une leçon l’année dernière, dans un des tout derniers séminaires, sur ce qui est en jeu dans l’expérience prétendue interrogative à l’égard de l’animal. On met, comme vous le savez, divers animaux dans des petits labyrinthes, où ils sont faits comme des rats, c’est le cas de le dire, bon. Qu’est-ce qu’on fait ? On leur apprend à apprendre. Leur apprendre à apprendre, ça n’est pas du tout manifeste que c’est quelque chose de conforme à leur génie. On interroge ceci, c’est ça qu’il faut bien mettre en relief dans la notion de l’apprentissage : est-ce qu’ils sont capables, eux, comme ça se passe chez nous, d’apprendre à apprendre ?

Or, à voir les choses sous cet angle, après une expérience analytique qui implique certainement la conquête d’un savoir, de ce qui peut s’aborder de ce savoir qui est là avant que nous le sachions, à savoir l’inconscient, le sujet après une analyse a pu apprendre par quel truc ça s’est produit. C’est en ce sens, et en ce sens seulement, qu’une analyse est didactique. Mais s’il n’a fait qu’apprendre à apprendre à pousser les boutons, les boutons qu’il faut pour que ça s’ouvre dans l’inconscient, eh bien, quant à moi, permettez-moi de vous le dire, je trouve qu’il n’a pas appris grand chose. Il n’a pas appris ce quelque chose si conforme au génie de cette espèce à laquelle il appartient, qui est si étroitement dépendante de ce quelque chose d’énigmatique, de ce savoir que je définis comme proprement articulé, c’est là l’essence de ce sur quoi j’insiste quand je dis que l’inconscient est structuré comme un langage, et que de ça, chacun, à sa manière et en un point tout à fait local, est lui-même l’effet. La pure et simple dépendance. S’il n’a fait qu’apprendre à apprendre comment faire pour que d’autres que lui s’en aperçoivent, c’est peu de chose auprès de ce que lui-même, (192)dans cette expérience analytique, il n’a pas du tout appris, quoi qu’en pense l’analyste : il ne l’a pas du tout appris, mais ça s’est à lui dévoilé. C’est d’une toute autre espèce, d’une toute autre dimension, celle de l’apprendre et celle de ce qui s’est à lui dévoilé ; son premier mouvement, c’est de ne pas savoir par quel bout le prendre !

C’est de ça qu’il s’agit, c’est en ce sens que la passe finalement ne pourra être jugée, comme quelqu’un l’a dit cet après-midi, ou ce matin je ne sais plus, que dans la voie d’une tentative d’appréhension, et peut-être pour une fois de dialogue entre ceux qui, pour s’être exposés à cette passe, en ont vécu l’expérience. C’est évidemment ce qui ne peut que vous manquer, parce qu’après tout, c’est pas si vieux, ceux qui se trouvent s’être offerts à cette expérience ne sont pas des vieux, et la question peut se poser de savoir si c’est maintenant qu’il faut qu’ils en offrent je ne sais quelle inscription, dessin, caricature, ou s’il faut qu’ils le laissent mûrir, mais il y a une chose certaine, c’est que, si j’ai osé introduire cette expérience, comme je l’ai dit l’autre jour, et justement à propos d’une intervention, ce n’était pas pour que moi j’y intervienne. Quelque idée que vous puissiez vous en faire, au niveau du jury d’agrément je n’opère qu’avec la plus extrême discrétion ; vous me direz que cette discrétion voulant dire également discernement, j’opère peut-être plus loin que je ne l’avoue : pourquoi pas ? Moi j’ai le sentiment que j’attends et que si nous n’avons pas des résultats plus lumineux, plus brillants à vous donner de ce qui résulte de cette expérience, c’est très précisément en fonction de cette discrétion qui va beaucoup plus loin que la discrétion et qui est de l’ordre de l’attente. Je n’en suis pour ma part, je m’en excuse, qu’à attendre ce que ça va bien pouvoir donner, jusques et y compris bien sûr un mode tout différent d’en recueillir le témoignage.

Mais que quelqu’un, ici, tout simplement me propose une autre façon dont ça aurait pu être recueilli. J’ai très précisément désiré éviter le retour aux vieux usages, à savoir cette espèce de caractère magistral qui se dégage du fait que quelqu’un est là comme un candidat, moi je veux bien qu’on appelle ça un candidat ou candide-**a**, écrivez ça comme vous voudrez, mais qu’importe, l’important c’est que ça se passe, et que ce qui est essentiellement une expérience de celui qui vient s’y offrir, eh bien, il y ait quelqu’un qui justement ne soit pas là sur ses grands chevaux pour l’entendre, et c’est très justement ce en quoi les passeurs, j’avais demandé pourtant expressément qu’ils ne fussent choisis que parmi de tout nouveaux venus et choisis par qui ? par leur analyste, et comme je l’ai souligné, indépendamment du consentement du sujet lui-même. Ceux qui se trouvent occuper cette position du passeur dans (193)certains cas, en effet, se sont posés en analystes : ce n’est absolument pas ce que nous attendons d’eux. Ce que nous attendons d’eux c’est un témoignage, c’est une transmission, une transmission d’une expérience en tant qu’elle n’est justement pas adressée à un vieux de la vieille, à un aîné.

Ce couloir, cette faille par laquelle j’ai essayé de faire passer ma passe, j’aurais peut-être pu en inventer une plus subtile, mais fallait pas non plus trop compliquer les choses, il fallait quand même rester dans l’ordre de ce qui se fait. J’aurais pu leur demander de devenir prestidigitateurs par exemple, mais vous voyez ce que ça aurait engendré comme fatigue ! Non, je leur ai simplement demandé ça, et je le répète, le résultat est quelque chose de tout à fait nouveau, quelque chose qui, chez aucun de ceux qui s’y sont présentés, n’a été sans effet, des effets qui sont peut-être des dégâts, après tout, pourquoi pas ? Mais des dégâts, chacun sait que, tels que nous sommes foutus, nous autres de l’espèce humaine, les dégâts c’est ce qui peut nous arriver de mieux. Bon. Eh bien je suis là avec les dégâts sur mon dos, bon ; et puis après tout, ça n’est pas plus inutile pour ça, puisque, comme quelqu’un me le faisait remarquer, si il y a quelqu’un qui passe son temps à passer la passe, c’est bien moi.

Intervention dans la séance de travail sur le projet d’un dictionnaire, à propos des Études sur l’hystérie. Séance du samedi 3 novembre (après midi), parue dans les Lettres de l’École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 206-210.

(194)M. Melman – […]

(206)M. Lacan – Je pense que c’est une analyse vraiment exhaustive des *Studien*, la meilleure et la plus complète que j’aie jamais entendue.

(208)M. Melman – […] Je dois dire que par exemple, ne serait-ce que pour les nécessités de la rédaction et de la présentation d’aujourd’hui, il y a des tas de choses que j’ai laissées de côté. En quoi est-ce que ces sept points abordés à propos de cet ouvrage voudraient-ils être canoniques ou exclusifs. D’autant que je dois dire combien j’ai été pris hier par ce que Lacan nous a introduit concernant le chiffrage et le déchiffrage ; ceci a été préparé avant ; il y a sûrement par exemple un grand nombre de points à reprendre et à réenvisager concernant ce qu’il en est de l’hystérique en tant que productrice de signes. C’est là la particularité de l’hystérique, c’est qu’elle est au monde, elle produit des signes. Ce qui arrive à Freud, c’est qu’il en guérit un, il en surgit un autre à côté ; c’est ce dont il se plaint. Il guérit celui qui est à côté, il en surgit encore un autre plus loin. Évidemment, il se demande pourquoi. La réponse n’est pas simple. Voilà entre autres un des aspects qui mériterait d’être beaucoup mieux abordé que de la manière très cursive dont je m’en suis tiré là.

Il ne me paraît pas du tout exclu que dans dix ans, on sera amené peut-être, pourquoi pas, à dire des choses tout à fait différentes là-dessus.

M. Lacan – Ça m’étonnerait.

[…]

(210)M. Lacan – L’objection qu’on peut porter contre le dictionnaire n’est rien d’autre : c’est que c’est un dictionnaire. On a toujours fait des dictionnaires, malgré la contradiction interne qu’il y a au terme même « dictionnaire ». Ce n’est pas pour rien d’ailleurs qu’il y a un élément commun entre les deux mots : un dictionnaire est toujours contradictionnaire.

Intervention aux « conclusions des groupes de travail » (matin), parue dans les Lettres de l’École Freudienne, 1975, n°15, pp. 235-244.

[…]

(235)M. Lacan – Quand j’ai pris la parole avant hier, j’ai dit que ce congrès m’avait inspiré de ne pas y faire le discours de conclusion qu’il est devenu coutumier de m’imposer, en quelque sorte, et que ce que j’avais voulu, c’était y contribuer, seulement contribuer ; au nom de quoi je vous ai fait part de ce qui on ne peut pas dire était la pointe de ma réflexion, mais enfin qui était, disons, ma dernière production.

Je me trouve bien sûr en position malgré tout de dire ici un mot qui se présente comme un point ; je voudrais bien que vous considériez que ce point n’est pas un terme.

Il a été mis en avant un certain nombre d’émissions dont ne me paraît pas négligeable que parmi elles ait été brandie la grande motte fondamentale de la connerie. Comme il y en a beaucoup, le plus grand nombre, qui n’ont pas assisté à mes premiers séminaires, je me permettrai de rappeler ceci que, dans mes toutes premières adresses à ce que je dois bien appeler mon public, j’ai averti que la psychanalyse est un remède contre l’ignorance ; elle est sans effet contre la connerie. C’est véritablement là quelque chose de fondamental. Nous n’apportons nulle sagesse ; nous n’avons rien à révéler. C’est à nous en tant qu’analyste qu’il se révèle quelque chose, quelque chose qui a ses limites. Et la limite qu’impose la connerie, comme je viens de le dire, nous ne la franchirons pas.

Ce qui nous intéresse n’est pourtant nullement cette limite. Cette limite est constituée par la fonction que j’ai qualifiée de l’imaginaire, et les seules limites qui nous concernent sont trouvables dans la fonction du symbolique, c’est-à-dire ce que j’ai défini comme étant le langage. C’est en ce sens que j’ai repéré la fonction du discours. Le discours tel que je l’ai défini est quelque chose par quoi, il faut le dire, tout ce qui est du lien social est supporté. Il n’y a pas d’autre lien entre ces êtres ; nous sommes habitués à les considérer comme des vivants, mais il n’est pas si sur que ce soit ce qui les définit effectivement – on parle beaucoup, on parle à tort et à travers d’instinct de vie et, comme on s’exprime, d’instinct de mort ; la liaison certaine, manifeste, entre la reproduction sexuelle et la mort est patente ; à ce titre, la question de savoir ce qui préside à la reproduction, ce qui se situe dans le germen par rapport à ce qui se produit dans le soma, est primordiale ; que ce soit la vie qui soit présente dans le germen reste absolument ambigu ; pourquoi pas aussi bien la reproduction de la mort ? C’est à ce niveau que dans toute espèce sexuée se situe la question ; et cette question, je ne la pose que parce que s’il y a quelque chose que l’analyse nous permet d’affirmer, c’est que ce lien, cette connexion entre ce qu’il en est du sexe et ce qu’il en est de la mort, c’est très précisément (236)autour de quoi nous pataugeons sans cesse. Si nous ne nous sortons pas de cette pseudo-antinomie de la vie et de la mort, nous n’avancerons en rien. Ce sont là des termes qui n’ont qu’un poids de pure fascination, et c’est la fascination où nous tombons sans cesse quand nous entendons présentifier l’un ou l’autre de ces deux termes : la vie d’une part, la mort de l’autre.

Il faut nous méfier d’avancer jamais en quoi que ce soit, tout au moins jusqu’à maintenant, quelque chose qui aille plus loin que ce qu’en a reconnu Freud, nommément dans l’*Au delà du principe du plaisir*. Il a dit, au moins pour un temps, le maximum de ce qui peut se dire. Méfions nous donc chaque fois que nous nous avançons jusqu’à manier, souvent sans prudence, ces termes. C’est ce qui m’a semblé, chaque fois qu’au cours de ces entretiens le terme de mort a été avancé, ressortir de l’emploi qui en a été fait ici en plusieurs occasions.

Que nous n’en soyons, pour nous, à rien de plus saisissable que l’angoisse de castration, c’est certain. Quand nous tentons d’aller au delà, nous glissons, parce qu’à la vérité, nous ne rencontrons, dans notre expérience, en tant que limite de la connerie, rien qui relève proprement d’une appréhension comme telle de la mort.

Que notre vie soit mortelle, c’est proprement ce qui la constitue. Il n’y a pas un seul instant de notre vie que nous ne vivions en tant que mortels, et s’il y a quelque chose qui serait assurément destiné à provoquer une angoisse à proprement parler, indescriptible, c’est si nous savions que nous ne mourrons pas. Quelqu’un qui serait condamné à la vie éternelle, essayez un instant de vous mettre dans sa peau, avec ce que vous êtes capables de supporter d’affects, et dites moi si ce serait même un instant supportable.

On m’a posé entre autres une question – la seule à laquelle je me propose de répondre – la question de savoir si à chacun de ces discours que j’ai proposés comme appareil de repérage dans ce qu’il en est de la diversité des liens sociaux, répondait une logique différente. Je réponds oui. Dans ce que j’ai voulu offrir comme support de ce qui s’utilise du langage pour constituer les liens sociaux, dans cette espèce d’être qui parle, c’est assurément d’une différence radicale entre chacun de ces discours et les discours connexes que j’ai voulu parler. Et je pense qu’il n’y a pas un seul instant de notre expérience qui ne le confirme.

Il est certain que ce qu’entraîne la catégorisation de ces discours comme tels est quelque chose qui n’a été possible qu’à (237)cause de l’entrée en jeu du discours analytique. S’il n’y avait pas le discours analytique, rien ne pourrait être confirmé de la diversité des trois autres. Il n’y a là que l’effet d’une émergence historique, c’est à savoir de ce qui, de par Freud, a émergé d’un lien nouveau, je dis nouveau en tant que c’est une émergence ; il est certain que ce n’est pour rien que Freud n’a pu trouver ce mode majeur d’articuler un certain nombre de choses que chez les présocratiques ; c’est un terme qui n’a en lui-même aucune valeur : les présocratiques, par définition, ne témoignent pas d’une école, d’une unité de pensée ; ils témoignent certainement, comme bien d’autres, comme d’autres traditions, comme la tradition taoïste par exemple, des premiers efforts de formulation des rapports de notre être avec ce dont nous sommes doués, à savoir le langage.

Si j’ai fait hier référence à Héraclite, référence à laquelle quelqu’un a bien voulu rendre hommage, dans l’intervention qui a été la mienne (car il n’y a pas que celle que, je pense, la plupart de ceux qui sont là ont entendu ici avant hier, hier je suis intervenu, et très précisément sur la passe, ce que j’ai dit, je l’espère, a été enregistré, et je serais pour que ce soit assez publié pour que chacun puisse en prendre connaissance) si j’ai fait référence à Héraclite, et ce n’est pas bien sûr la première fois que je me supporte d’un de ces thèmes qui nous sont restés, uniquement par la voie de citations qu’on trouve par ci par là dans les Pères de l’Église, pourquoi est-ce que ce sont ces petits morceaux là qui nous en restent ? Ce n’est certainement en tout cas que l’effet d’un malentendu ; au point où en étaient les Pères de l’Église, ils pouvaient brandir quelques morceaux de ce qui pouvait passer pour un écho de sagesses d’ailleurs perdues dans leur temps, les Pères de l’Église sont tous sans exception sous le coup de ce brassage judéo-païen, disons, dont la culture grecque de leur époque faisait son régal, et en tant que les Pères de l’Église étaient sous le coup de ce brassage justement qualifié d’hellénistique, ils étaient déjà dans un temps où tout ce qui pouvait leur rester, avoir poids d’une sagesse dite présocratique, tout cela était pour eux déjà perdu.

Ce n’est pas pour essayer de trouver un parrainage en ces sagesses à nous maintenant inaccessibles, c’est pour autant que, à tel ou tel de ces fragments émergés, nous pouvons, nous, redonner un sens qui s’inscrit d’une expérience actuelle.

Nous sommes de notre temps. J’avais un ami autrefois qui produisait comme *Schlagwort*, comme mot d’ordre : « Soyons fortement contemporains ». Croyez-moi, c’est un bon aphorisme. Soyez d’autant plus fortement contemporains que vous n’avez aucun autre recours. Ce qui n’est pas de votre expérience, c’est (238)perdu, perdu une bonne fois pour toutes. Nous ne sommes même pas foutus, sauf quelques personnes qui ont une petite boussole dont ils savent qu’elle ne les trompe pas, nous ne sommes dans l’ensemble, et tout à fait spécialement au niveau du discours universitaire, même pas capables de comprendre ce qui s’est passé au temps dit de la Renaissance, Renaissance voulant dire renaissance de cette culture hellénistique en tant non pas que nous ayons jamais eu autre chose, mais en tant que cette culture hellénistique avait pris certaines formes que nous qualifierons d’ossifiées. Mais ce qui en était ossifié s’est avéré à l’usage être de beaucoup plus de poids pour ce qui est de ce qui nous est dans nos liens sociaux accessible, que cette pseudo-Renaissance dont la caractéristique est qu’elle s’est mise très vite à clapoter.

Nous sommes actuellement beaucoup plus près de la vieille scolastique et tout un chacun en fait un usage infiniment plus prégnant que de tout ce qui a pu se fomenter d’imaginaire au moment de la Renaissance, qui, toute Renaissance qu’elle se soit prétendue, ne me paraît pas, hélas, avoir plus fait que de faire renaître une poussée évidente quoique floride de la connerie.

Il s’agit pour nous, analystes, de faire tout autre chose que de rester dans cette scolastique qu’on avait prétendu revivifier. Le surgissement dans ce 19ème siècle, qui n’est pas si stupide qu’on l’a dit, d’une logique d’une structure totalement différente, la logique mathématique, est ce sur quoi nous avons à nous régler. Faire la logique mathématique de ce qu’il en est du discours analytique, c’est là, que nous le voulions ou pas, ce à quoi nous sommes appelés.

Faire la logique du discours analytique, c’est à partir de là que la logique des autres discours peut être revivifiée. Bien entendu, en cette occasion, nous devons être plus prudents qu’en toute autre ; ce que nous ne pouvons pas avancer en toute certitude, il vaut mieux se le garder. Il vaut mieux laisser les choses mûrir avant que d’avancer ce qui naturellement ensuite sera brassé dans toutes sortes de citations qui consisteront à vouloir situer la pensée d’un auteur, comme je le disais quelque part au cours de cette année : d’un auteur-stop ! Car qu’est-ce qu’il y a de plus commode que d’avoir un auteur pour vous véhiculer un petit bout du chemin ? Il est certain que moi comme tout le monde, on se sert de moi comme d’auteur-stop. Cela ne veut absolument pas dire d’ailleurs que, comme le disait quelqu’un ce matin, j’aurais à me considérer comme entouré de perroquets. Ce n’est absolument pas mon sentiment. Ce n’est pas parce qu’on s’empare ou qu’on use de mes formules que je considère que quiconque puisse être taxé de psittacisme. Il me (239)paraît au contraire très frappant que, si ces formules qui ne sont pas toujours spécialement maniables, on les répète, c’est pour autant que tel ou tel, celui nommément qui les énonce, y trouve appui un petit moment pour faire le voyage, se l’abréger et ne pas l’avoir tout entier dans les pattes.

Alors à cet égard, je ne subirai que le sort commun en servant à l’occasion d’auteur-stop, et pourquoi pas. Il s’agit simplement de savoir comment, cette formule, on la comprend, et si on s’aperçoit de ce qu’elle indique vraiment comme direction. Qu’il puisse y avoir des déviations de ce que je peux appeler la doctrine – pourquoi je ne l’appellerais pas ainsi, si je me suis donné tant de mal à la fabriquer et à la garder pour moi quelque fois pendant des années, pour être devenu aussi vieux que ça finit par m’arriver, au moment où on commence à s’en servir, c’est bien quand même pour quelque chose, et je ne vois pas pourquoi on ne se servirait pas, à condition qu’elles soient littérales, de mes formules. C’est d’ailleurs quelque chose qui n’est pas du tout obligé. Qu’on en trouve d’autres, qu’on trouve un autre chemin, un chemin meilleur, un chemin plus rapide, mais je ne demande que ça ! Si de mon temps quelqu’un avait trouvé la voie éclair, c’est le cas de le dire, pour parvenir à ce à quoi je suis parvenu, s’il y a quelqu’un que ça aurait soulagé, ç’aurait été bien moi. Mais moi, je n’en ai pas trouvé de meilleure.

Mais si je n’en ai pas trouvé de meilleure, ce n’est pas du tout en raison de ce qu’on appelle quelquefois mon génie. J’ai bien averti les personnes qui se servaient de ce mot à mon propos que c’était pour moi une forme de diffamation. À la vérité, je ne dois rien à mon génie, il est aussi con que les autres. Je dois quelque chose au fait que j’ai glissé, que j’ai été aspiré par ce vide finalement que nous présentifie le discours analytique. J’étais psychiatre. J’ai fait une thèse où il se trouve – à cet âge tardif, car ma thèse est de 1932, vous vous rendez compte, en l932 j’avais déjà 31 ans – que j’ai été aspiré par cette thèse qui ne se soutenait, on me l’a reproché, parmi les gens qui faisaient partie des examinateurs, qui ne se supportait que d’un seul cas ; elle ne se supportait que d’un seul cas parce que, à propos de ce cas, j’ai considéré que j’avais fait le tour de tout ce que je pouvais avancer d’une forme clinique – je vous le répète, j’étais psychiatre – que j’avais isolée et sur laquelle je n’avais rien de moins que 30 à 35 observations. Ces 30 à 35 observations sont toujours dans mes coffres, et je considère que si j’ai pu dire à propos du cas Aimée ce qui relevait de cette forme qui s’appelle la paranoïa d’autopunition, parce que je l’ai nommée ainsi, si j’ai pu avec le cas Aimée dire tout ce qu’il y avait à en dire, à dire de sa logique, car déjà là se dessine cette distinction (240)fondamentale de l’imaginaire, du symbolique, et si ce n’est que peu à peu que j’ai laissé mûrir cette catégorie que je spécifie du réel comme étant ce à quoi seulement nous pouvons parvenir par la voie de la logique, je trouve que j’étais légitimé à offrir ainsi ma thèse.

Cette thèse, normalement, puisque c’est ainsi que cela se définissait, dans un temps meilleur où l’université n’était pas destinée à ne produire que des effets tout justes bons à jeter à la poubelle, à savoir où le principe est bon de ne pas se fendre de payer quoi que ce soit qui s’appelle un livre si on est averti à l’avance que c’est une thèse, on peut être sûr que le livre est mauvais, c’est tout au moins le résultat de l’expérience de mon cher ami Safouan qui m’en a fait récemment la remarque ; ce n’est pas moi qui la lui ai suggérée, parce qu’à vrai dire je n’ai pas à faire part de conseils de prudence aux acheteurs en librairie ; qu’ils fassent ce qu’ils veulent, et après tout, même dans une thèse, on peut trouver dans un petit coin quelque chose qui en vaut une autre.

Alors j’ai fait cette thèse. Faire une thèse, ça devrait vouloir dire ce que ça veut dire quand ça se manifestait par quelque chose d’affiché, je veux dire un certain nombre de formules : qu’est-ce que vous avez à dire là contre ?

À notre âge, à notre époque, nous ne sommes pas récompensés dans ce genre. Personne n’a jamais rien dit contre ma thèse, vous me direz peut-être simplement parce qu’on ne l’a pas lue, mais ce n’est pas vrai. Ma thèse est en tout cas bien logée quelque part, parce que personne ne la retrouve plus et qu’il faut en faire des éditions pirate pour qu’on puisse la lire, parce que je n’ai pas voulu qu’elle reparaisse ; mais elle reparaîtra, j’en ai fait à mon éditeur la concession, ne serait-ce que pour que vous voyiez si oui ou non elle avance des choses qu’on puisse contredire. Car enfin qu’est-ce que c’est qu’une thèse si ce n’est pas quelque chose qui s’offre à la contradiction.

Que la contradiction ne soit pas tout ou ne soit pas la clé dernière de la logique, c’est très précisément ce dont en ce dernier siècle on s’est aperçu. Et par là même on voit ce qu’il y a de vacillant, de boitillant dans la remarque de Freud, que l’inconscient ne connaît pas la contradiction : il l’a dit on ne sait pourquoi, parce que déjà à son époque – il a suivi, on le sait, des cours de logique – on s’était très bien aperçu que ce n’est pas du tout la contradiction qui est le tout de la logique ; c’est extrêmement important s’agissant par contre de répondre ou (241)de ne pas répondre à une thèse – bref on m’a si peu contredit qu’il a fallu que j’attende dix ans (c’est quelque chose qui dans ma vie aura eu une certaine valeur, ce terme de dix ans, c’est très évidemment parce que le système décimal est le système même de la connerie : au nom de ceci qu’on a dix doigts, on croit qu’il faut compter par dix ; sans doute c’est en comptant sur leurs doigts que les gens ont fini par me comprendre – ça ne m’assure pas que je ne sois pas moi aussi pris dans la connerie) ; mais enfin le fait qu’après dix ans on vienne me dire que ma thèse a servi de principe d’organisation à un asile psychiatrique, pour appeler les choses comme elles se doivent, que ce soit quelqu’un de particulièrement bien qui vienne me le dire, à savoir un de ces républicains espagnols qui pour avoir été chassés de leurs terres ont en général assez bien réussi, je veux dire que l’exil, ça n’est vraiment pas une mauvaise position pour réussir, évidemment il faut savoir réussir à quoi, dans certains cas on réussit dans la délinquance par exemple, mais enfin c’est loin d’être le cas général – je fais allusion aux cas où ça a réussi dans la délinquance parce que j’en connais un bout et que je salue l’excellence des bandits qui se sont produits dans cette diaspora – il n’y a pas que des bandits, bien loin de là ; il y en a eu d’autres qui peuvent être, tout aussi bien que moi, qualifiés d’hommes de génie, mais c’est aussi une diffamation.

Après vous avoir fait ces confidences, qui sont faites pour vous dire que c’est par la nécessité de cette expérience que vous voyez se concentrer dans cette thèse, c’est par la nécessité de cette expérience et le fait d’un cas que peut-être je n’avais pu discerner que d’avoir été atteint par je ne sais quelle vague marginale de freudisme, que je me suis trouvé aspiré dans ce discours que Freud avait fondé, qui se caractérisait très spécialement à ce moment justement par ce mode d’aspiration qui ne résultait en somme que de ce qu’il ne vivait, ne subsistait, n’existait que dans le plus grand malaise, et que les psychanalystes d’alors, c’étaient des bonnes gens qui filaient doux et dans les coins, et ceci très précisément pour n’avoir aucune espèce d’idée de ce dans quoi ils étaient pris, à savoir dans ce grand vide, dans ce trou que Freud avait produit dans ce monde, dans ce monde où l’on vivait à la fin du 19ème siècle ; et c’est justement d’avoir été, lui, aspiré par je ne sais pas quoi, d’avoir su faire trou, que les psychanalystes étaient là dans le maelström, dans le tourbillon, en train de se débattre comme de beaux diables, c’est le cas de le dire, simplement pour se rattraper quelque part autour du cône d’aspiration. Tout leur était bon comme excuse, car ils ne songeaient qu’à s’excuser. Tout leur était bon ! Je me souviens de ce temps où, parce qu’il était paru une thèse universitaire qui les élevait à cette dignité (242)d’être comparés aux pavloviens, s’ils léchaient les bottes des pavloviens, c’était déjà une accession dans la dignité sociale dont vous ne pouvez même pas imaginer combien ils étaient fiers ! Après la thèse de Dalbiez, puisque c’est celle-là dont je parle, qui n’est pas plus mauvaise qu’une autre, pas plus mauvaise qu’une autre thèse universitaire à notre époque, c’est-à-dire que je ne vous conseille pas de l’acheter, mais je ne vous en empêche pas non plus, achetez toujours tout ce que vous voudrez, simplement c’est une question de mise de fonds, il faut savoir où en est votre budget sur ce sujet – à la pensée que quelqu’un de l’Université, une thèse qui avait reçu la sanction, la bénédiction – vous pouvez faire n’importe quoi comme thèse, vous aurez toujours la mention honorable, c’est une question de mise au point, il faut qu’elle soit bien briquée, simplement ; et pour le briquage, c’est ça que l’Université vous enseigne, c’est comment il faut faire une thèse pour qu’elle puisse être présentée ; dès qu’elle est présentée, elle est reçue naturellement. Bon.

Alors je me suis trouvé aspiré dans le trou freudien. Libre à vous de penser que moi aussi, j’essaie de me retenir à un bord. La logique, c’est un bord. Seulement à la différence de ce que je vous décrivais hier quand je suis intervenu sur la passe, et à propos des rats dans le labyrinthe, ce que je pense, moi, c’est qu’en effet, s’il y a un trou, c’est le trou où nous sommes tous en train de tourbillonner simplement du fait d’habiter le langage. La différence qu’il y a entre l’expérience analytique et l’expérience telle que l’instituent des gens qui font cavaler des rats jusqu’à, comme je l’ai exprimé hier, leur apprendre à apprendre, à mesurer non pas ce qu’ils sont capables d’apprendre tout seuls, mais à mesurer ça au second degré, c’est-à-dire leur faire un appareil grâce à quoi ils deviendront capables d’opérer de cet appareil – et qu’est-ce qui prouve qu’opérer avec cet appareil qu’on leur impose, ce soit quelque chose qui témoigne en quoi que ce soit sur ce qu’ils font quand ils ne sont pas dans l’appareil, en d’autres termes avec quoi ils se dirigent quand il n’y a pas une petite lumière ou un petit signe cabalistique dont il se démontre qu’ils sont capables, mais quand ils sont dans le labyrinthe, de le reconnaître comme signe ?

C’est leurs signes à eux qui nous importeraient, et c’est en ça que tout de même l’aperçu que peut donner un von Frisch sur les signes assurément que se font les abeilles, qui ne sont pourtant pas du langage, mais c’est peut-être tout de même par cette voie qu’on pourrait apercevoir ce qui, dans cette espèce, au niveau des abeilles, est de l’ordre du langage, si elles aussi elles habitent quelque chose ; ça m’étonnerait qu’on y parvienne jamais, (243)mais c’est tout de même, c’est certain, une indication qu’elles se fassent des signes.

Bref, la différence, c’est qu’à moins que vous ne vouliez pas que ce soit un être tout puissant, que ce soit Dieu qui nous ait donné le langage – la chose à la vérité est commode, mais elle n’est pas éclaircie, et ce qu’il y a de plus frappant, c’est que même la religion n’a jamais osé dire ça, à savoir que Dieu ne fait pas cadeau à l’homme d’un langage, il lui donne le souffle de vie ; et puis c’est tout à fait clair que, dans la Genèse tout au moins, c’est l’homme qui invente le langage et en commençant par la dénomination. C’est d’une linguistique si grossière, je dois dire, qu’à soi tout seul ça porte bien le reflet de la connerie ; mais que nous en soyons venus à pouvoir reconnaître qu’il y a une distinction entre l’être vivant et ce qu’il habite au titre du langage, c’est là quand même quelque chose dont il est singulier que nous n’ayons pas trace avant l’émergence du discours scientifique ; encore faut-il remarquer que l’émergence du discours scientifique ne s’est produite qu’en raison de ce que le langage véhicule du nombre ; or que la perception du caractère fondamental, radical de ce que pour les hommes constitue le langage ne se soit faite que loin après cette première inauguration de la reconnaissance que rien de réel n’est communicable en dehors du nombre, que nous en soyons maintenant avec la linguistique à essayer simplement d’étendre cette appréhension scientifique à l’ensemble du langage et de nous apercevoir que tout le langage est chiffre, chiffre au sens où je l’ai énoncé ici du fondement de l’inconscient, à savoir quelque chose qui se déchiffre, c’est quand même un point qui laisse entière cette béance, c’est à savoir que le nombre n’est pas le chiffre, que le réel qui est dans le nombre est d’un autre ordre que ce qu’il en est du chiffre. Mais le chiffre nous permet de cristalliser la puissance du réel à l’intérieur du langage, puisque pour tout ce qu’il en est du nombre, nous en sommes entièrement remis au chiffre, ce qui va même, comme je l’ai fait remarquer, jusqu’à laisser ambigu notre pouvoir de compter, car nous ne comptons qu’avec des chiffres.

Bien. Il se trouve que je peux vous parler comme ça, à un certain niveau, d’un certain ton. C’est bien le phénomène auquel je me serais le moins attendu. En d’autres termes, après ma thèse, j’ai attendu dix ans pour que quelqu’un s’y intéresse vraiment ; et puis ma foi j’ai attendu bien d’autres années pour que les analystes s’intéressent à mes énoncés autrement qu’en les excluant. Il n’en reste pas moins que la situation est celle-ci : si je me retiens à un bord qui est celui de la logique, c’est parce que c’est proprement le bord du trou. Se rattraper comme point d’appui, comme rampe pour ne pas être entraîné dans le tourbillon, ça a (244)toujours été avant moi se rattraper à d’autres discours, se trouver consacré parce qu’on parle de la psychanalyse avec bienveillance là où on n’en a aucune espèce d’idée ; au lieu que ce à quoi je vous ramène, c’est à ceci : c’est qu’il n’y a qu’un bord pour définir le trou dans lequel nous sommes tous aspirés ; ce bord, c’est le langage et c’est entendu, je me retiens bien au bord, mais j’entends par là tenir au bord réel, celui grâce auquel il y a le maelström en question.

Si je peux vous dire tout ça aujourd’hui, comme ça, sur un ton bonhomme, qui bien sûr comporte un petit peu plus de connaissance que ce qui se véhicule là immédiatement, si je peux le faire, c’est bien pour m’apercevoir de ceci que je n’avais pas du tout vu mais que quelqu’un qui est de mes élèves – et on ne peut pas dire qu’il ne le soit pas depuis longtemps – quelqu’un m’a fait remarquer hier soir qu’on retrouvait le système décimal, 20 ans, il a rapproché ce congrès de Montpellier du congrès de Rome ; il a avancé, me semble-t-il, que le congrès de Montpellier, c’est un nouveau départ, un nouveau départ pour l’École, et ça, quant à moi, me rajeunit, pour m’exprimer comme il le disait. Pour moi aussi, bien sûr, ça nous rajeunit en même temps. Il était au congrès de Rome et il pense que le congrès de Montpellier, c’est pour ce qu’il en est de cet effort que j’ai fait, un nouveau départ.

Je tâcherai de vous faire plaisir. Je tâcherai d’être là dans vingt ans encore, pour voir si encore là nous prendrons un nouveau départ.

(Applaudissements)

(La séance est levée à treize heures)

<fac-similé absent>

Lettre adressée au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<fac-similé absent>

Cher Monsieur Thomé

Merci de votre papier. Je ne l’ai dit au séminaire mais vous pensez bien que c’est de là que je suis parti (comme tout le monde).

J’ai aussi à vous remercier – je crois – du Castaneda que j’ai lu avec plaisir.

J’aimerais vous connaître mieux. Écrivez-moi d’abord un peu plus sur vous.

Car je ne recevrai que des gens ennuyeux ces jours-ci

Votre

J.Lacan

Je vous écris sur ce bout de papier au retour de mon séminaire.

Mon adresse est 5 rue de Lille Paris VII.

Comme vous le savez. Le numéro de téléphone nouveau : est 260 72 93.

Parue dans L’Âne, 1981, n° 3, p. 3.

(3)Enseignante, alors débutant au Département de Psychanalyse de l’Université de Vincennes, j’eus l’occasion, en 1974, de poser au Docteur Lacan une question que je résumerai en ces termes : le désir de mort est-il à situer du côté du désir de dormir ou du désir de réveil ? Le Docteur Lacan, qui était assis à son bureau, garda le silence, et j’avais déjà renoncé à l’entendre sur cette question, lorsqu’au bout d’une demi-heure, il me donna sa réponse d’une façon assez circonstanciée pour que je sois amenée à prendre les notes les plus complètes possibles. C’est la transcription de ces notes que je livre ici.

Catherine Millot

Le désir de dormir correspond à une action physiologique inhibitrice. Le rêve est une inhibition active. Ce point est celui où l’on peut concevoir que vienne se brancher le symbolique. C’est sur le corps que se branche le langage, du fait du paradoxe biologique que constitue une instance qui empêche l’interruption du sommeil. Grâce au symbolique, le réveil total c’est la mort – pour le corps. Le sommeil profond rend possible que dure le corps.

A**u del**à **du réveil**

Ce que Freud imagine de la pulsion de mort, comporte que le réveil du corps est sa destruction. Parce que dans le sens opposé au principe de plaisir, cela, il le qualifie d’un au-delà : cet au-delà, c’est une opposition.

La vie, quant à elle, est bien au-delà de tout réveil. La vie n’est pas conçue, le corps n’en attrape rien, il la porte simplement. Quand Freud dit : la vie aspire à la mort, c’est pour autant que la vie, en tant qu’elle est incarnée, en tant qu’elle est dans le corps, aspirerait à une totale et pleine conscience. On peut dire que c’est là que se désigne que même dans le réveil absolu, il y a encore une part de rêve qui est justement de rêve de réveil.

On ne se réveille jamais : les désirs entretiennent les rêves. La mort est un rêve, entre autres rêves qui perpétuent la vie, celui de séjourner dans le mythique. C’est du côté du réveil que se situe la mort. La vie est quelque chose de tout à fait impossible qui peut rêver de réveil absolu. Par exemple, dans la religion nirvanesque, la vie rêve de s’échapper à elle-même. Il n’en reste pas moins que la vie est réelle, et que ce retour est mythique. Il est mythique, et fait partie de ces rêves qui ne se branchent que du langage. S’il n’y avait pas de langage, on ne se mettrait pas à rêver d’être mort comme d’une possibilité. Cette possibilité est d’autant plus contradictoire que même dans ces aspirations non seulement mythiques mais mystiques, on pense qu’on rejoint le réel absolu qui n’est modelé que par un calcul.

On rêve de se confondre avec ce qu’on extrapole au nom du fait qu’on habite le langage. Or, du fait qu’on habite le langage, on se conforme à un formalisme – de l’ordre du calcul, justement – et on s’imagine que du réel, il y a un savoir absolu. En fin de compte, dans le nirvana, c’est à se noyer dans ce savoir absolu, dont il n’y a pas trace, qu’on aspire. On croit qu’on sera confondu avec ce savoir supposé soutenir le monde, lequel monde n’est qu’un rêve de chaque corps.

Qu’il soit branché sur la mort, le langage seul, en fin de compte, en porte le témoignage. Est-ce que c’est ça qui est refoulé ? C’est difficile de l’affirmer. Il est pensable que tout le langage ne soit fait que pour ne pas penser la mort qui, en effet, est la chose la moins pensable qui soit. C’est bien pour cela qu’en la concevant comme un réveil, je dis quelque chose qui est impliqué par mon petit nœud SIR.

Je serais plutôt porté à penser que le sexe et la mort sont solidaires, comme c’est prouvé par ce que nous savons du fait que ce sont les corps qui se reproduisent sexuellement qui sont sujets à la mort.

Mais c’est plutôt par le refoulement du non-rapport sexuel que le langage nie la mort. Le réveil total qui consisterait à appréhender le sexe – ce qui est exclu – peut prendre, entre autres formes, celle de la conséquence du sexe, c’est-à-dire la mort.

**Le non-sens du réel**

Freud fait une erreur en concevant que la vie peut aspirer à retourner à l’inertie des particules, imaginées comme matérielles. La vie dans le corps ne subsiste que du principe du plaisir. Mais le principe du plaisir chez les êtres qui parlent est soumis à l’inconscient, c’est-à-dire au langage. En fin de compte, le langage reste ambigu : il supplée à l’absence de rapport sexuel et de ce fait masque la mort, encore qu’il soit capable de l’exprimer comme une espèce de désir profond. Il n’en reste pas moins qu’on n’a pas de preuves chez l’animal, dans les analogues du langage, d’une conscience de la mort. Je ne pense pas qu’il y en ait plus chez l’homme, du fait du langage : le fait que le langage parle de la mort, ça ne prouve pas qu’il en ait aucune connaissance.

C’est la limite très reculée à laquelle il n’accède que par le réel du sexe. La mort, c’est un réveil qui participe encore du rêve pour autant que le rêve est lié au langage. Que certains désirs soient de ceux qui réveillent, indique qu’ils sont à mettre en rapport avec le sexe plus qu’avec la mort.

Les rêves, chez l’être qui parle, concernent cet ab-sens, ce non sens du réel constitué par le non-rapport sexuel, qui n’en stimule que plus le désir, justement, de connaître ce non-rapport. Si le désir est de l’ordre du manque, sans qu’on puisse dire que ce soit sa cause, le langage est ce au niveau de quoi se prodiguent les tentatives pour établir ce rapport – sa prodigalité même signe que ce rapport, il n’y arrivera jamais. Le langage peut être conçu comme ce qui prolifère au niveau de ce non-rapport, sans qu’on puisse dire que ce rapport existe hors du langage.

Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, suivie d’une série de questions préparées à l’avance, en vue de cette discussion, et datées du 25 mars 1974. Parue dans l’ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 104-147.

(104)Dites-moi, comment est-ce qu’il faut que je parle en français ?

est-ce qu’il faut que je fasse très attention à bien articuler, ou bien est-ce que peut-être vous êtes tous capables d’entendre, comme ça, à mi-voix, ce que je peux avoir à dire…

Est-ce qu’ils veulent en somme que je… que j’articule très bien…

Levez la main, écoutez, dépêchons-nous.

Bon. Voilà.

Alors, je suis à votre disposition pour répondre à vos questions. J’ai déjà là des questions… dont je suis très content parce que c’est des questions qui prouvent que…

est-ce que je parle suffisamment haut ?…

oui

ça va ?

c’est des questions qui… qui prouvent que vous avez vraiment bien travaillé avec Contri, je veux dire travaillé les choses que j’ai écrites, donc je suis très content de ces questions.

Alors… comme il faut bien que quelqu’un mette les choses en train… je vais dire un certain nombre de choses… je vais dire un certain nombre de choses qui ne répondent pas tout de suite à toutes les questions, parce que ça serait très long… je vais dire un certain nombre de choses que je vais tâcher d’éclairer… d’éclairer dans leur portée exacte. Ce que j’attends, c’est le minimum de ce que je puisse attendre pour m’être dérangé, n’est-ce pas ?

Je ne suis pas ici pour faire du tourisme ni même non plus pour me reposer – ce sont deux choses différentes, n’est-ce pas, le tourisme et le repos.

Mais je suis ici parce que ce que j’attends c’est que (105)quelque chose se produise en Italie, à savoir qu’un certain nombre de gens ici soient, *soient* je dis, – c’est le verbe es-se-re – soient analysés.

Mais ça ne dépend pas de moi. Pour être analyste, ce qui est une position très difficile quoique tout à fait conditionnée par le point où nous en sommes, je veux dire que…

Bonjour !

Venez près de moi, Fachinelli. Venez. Venez, je voudrais vous voir là. Fachinelli est, en somme, la première personne, qui m’a lu en Italie et à qui ça a fait quelque chose.

Alors… pour que vous soyez analystes, je ne peux pas du tout le vouloir à votre place. Ça doit venir de chacun.

Il y a… il peut y avoir quelqu’un qui veuille être analyste… c’est une chose dont certainement il y a demande, d’analystes. Je vous expliquerai pourquoi après. Enfin, ça va venir, pourquoi il y a demande – mais ce n’est absolument pas une raison pour que quiconque y réponde.

Puisque, je viens de vous le dire, c’est une position quasiment impossible.

Donc je ne peux pas le vouloir à votre place. Il faut que ça soit chaque personne qui se tâte là-dessus et qui se décide à vouloir l’être.

Je ne fais, pour qu’il y ait des analystes, aucune propagande.

Je ne vois absolument pas pourquoi…

Ce n’est pas du tout qu’on n’ait pas besoin d’analystes, en Italie.

On en a sûrement besoin, pour la raison qu’en Italie on est au même point… que ce point que je vais essayer de définir.

Je vais vraiment essayer de définir pourquoi les choses en sont à ce qu’on ait besoin d’analystes. C’est sûrement vrai pour l’Italie comme partout, d’ailleurs.

Ce n’est pas une raison pour qu’il y en ait… je veux dire que quelqu’un se dévoue à cette place.

Donc, je ne fais aucune propagande… Le mot de propagande est vraiment associé, depuis longtemps, à l’idée de foi… enfin, de *propaganda*, c’est comme ça, que le mot est né, de *propaganda fide*.

Il y a non plus aucun besoin d’avoir la foi. Je ne vois même pas, quand vous aurez entendu ce que j’ai à vous (106)dire, quelle foi vous pourrez avoir pour être analystes.

Il y a une nécessité, au point où nous en sommes venus, une nécessité, c’est ce que je dis, à ce qu’il y ait des analystes.

Cette nécessité est liée à quelque chose qui est de l’ordre…

… on s’est aperçu depuis longtemps que le nécessaire était lié à ce que je vais dire : à savoir que c’est de l’ordre…

… c’est de l’ordre qu’il y a quelque chose qui est devenu impossible…

… quelque chose qui est devenu impossible dans la vie, la vie quotidienne des seules gens que nous connaissions, dont nous sachions certainement qu’ils parlent, à savoir ce qu’on appelle généralement les hommes.

Il y a quelque chose qui est devenu impossible du fait d’un certain envahissement… quelque chose que je pointe comme le réel.

Nos rapports avec le réel… – … quand je dis « nos » je parle des êtres parlants – il y a quelque chose qui est devenu impossible d’une sorte d’envahissement du réel qui nous échappe peut-être, mais qui est devenu extrêmement incommode.

Le réel par la science s’est mis à foisonner… je veux dire que même la façon dont est faite cette table est quelque chose qui a une tout autre insistance que ça a jamais pu avoir dans la vie antérieure des hommes.

J’ai fait allusion à ça à Rome il y a huit jours… je demande pardon à ceux qui n’ont pas pu venir à ce moment-là…

Le réel est devenu d’une présence qu’il n’avait pas avant à cause du fait qu’on s’est mis à fabriquer un tas d’appareils qui nous dominent, comme ça ne s’était jamais produit auparavant.

C’est uniquement à cause de cela que nous en sommes poussés à considérer que l’analyse, c’est la seule chose qui puisse nous permettre de survivre au réel.

L’homme a toujours eu très bien le sens de ce qu’il pouvait atteindre de réel. Il en a toujours eu une idée très précise.

Le réel, c’est la seule catégorie dont il puisse savoir quelque chose, et c’est exactement pour ça qu’il a commencé par s’intéresser… si vous avez le moindre aperçu de ce que c’est que l’histoire du savoir, vous (107)devez tout de même savoir qu’il a commencé à s’intéresser au *ciel* – ce qui est une chose bizarre, parce qu’il aurait pu commencer à s’intéresser à la terre.

Il tout de suite très bien compris qu’il ne pouvait s’accrocher qu’au ciel.

Quand je parle du ciel je parle de ce qu’on a appelé longtemps la voûte céleste, à savoir : les choses qui restent toujours dans la même position dans le ciel.

Il a très bien saisi cela : que là il pouvait savoir quelque chose […] c’est à partir du ciel qu’il a fait, si je puis dire, descendre sur la terre des choses qu’il savait faire.

Il a très bien compris que… c’est déjà une chose prodigieuse, n’est-ce pas, complètement prodigieuse qu’il ait tout de suite compris qu’il n’y avait que là qu’il pouvait s’accrocher pour faire ce qu’il n’est arrivé qu’après très longtemps, à savoir toute sorte de petites machines qui, en fin de compte, l’écrasent… l’écrasent parce qu’en fin de compte ce qui se rapporte à sa *vie* – quand je dis « vie », vous verrez tout à l’heure ce que je veux dire par là – ce qui se rapporte à sa vie, c’est tout autre chose.

Simplement… l’encombrement que ces petites machines apportent dans sa vie, le mettent dans l’urgence de savoir comment il vit.

Naturellement… il ne peut en avoir aucune espèce d’idée, puisque les seules choses qu’il puisse vraiment savoir passent par ailleurs… par ce que j’ai appelé le ciel, qui n’a rien à faire, bien entendu, avec l’idée religieuse du ciel. Elles passent par ailleurs, à savoir par quelque chose auquel il avait accès et, comme il est encombré de tout ce qui lui est revenu de cette considération du ciel, comme il en est véritablement encombré au point que tout peut arriver, il sent le danger… alors on en est arrivé à penser qu’il y avait des gens qu’il fallait aider à vivre, et pour ça on a élucubré un autre savoir, qui essaye quand même de voir le rapport que ça a, la vie, au savoir.

… Alors, maintenant je vais entrer dans quelque chose qui a l’air… qui a l’air d’être une philosophie.

Ce que je viens de dire jusqu’à présent, c’est l’évidence, l’évidence que ce n’est pas pour rien que l’analyse – à savoir le besoin qu’ont les gens d’avoir une petite idée de ce qu’ils sont comme êtres vivants – que c’est pas pour rien que ce n’est apparu que de nos jours (108)… de nos jours à cause de cet encombrement du réel.

[…] Ce n’est absolument pas une philosophie, c’est simplement un… un certain repérage, une certaine reconnaissance de ce à quoi il faut s’accorder, ce avec quoi il faut se mettre en résonance, pour remplir cette fonction qui est requise par… disons, quoi ? – le monde moderne.

Requise pour qu’il n’y ait pas trop de gens qui soient écrasés par le réel.

C’est pour ça qu’on a besoin de gens qu’on appelle, tout à fait improprement, des psychologues.

Les psychologues, c’est un héritage, un héritage d’une certaine idée qu’on se fait des rapports de l’homme avec ce qu’on a imaginé être… un monde, à savoir quelque chose qui serait fait pour lui.

Alors, ce que j’essaye d’énoncer c’est ce à partir de quoi… je veux dire le minimum pour que cette pratique soit supportable pour les personnes qui y répondent.

Je veux dire : qui s’offrent, c’est le cas de le dire. Elles s’offrent à remplir cette fonction qui est devenue nécessaire, à savoir pour que les gens aient une petite idée de ce que comporte de survivre à l’entrée d’un réel – d’ailleurs, quand je dis « un réel » je ne fais que de l’histoire – à l’entrée d’un réel qui n’est pas forcément plus réel que n’importe quoi, mais le seul réel qu’ils étaient capables, justement, de faire entrer dans leur vie.

À force de remuer les choses qu’ils n’avaient jamais vraiment pu faire venir que du ciel, ils sont maintenant mangés par le réel.

Le réel, ça ne veut pas dire que c’est vraiment réel… c’est le seul réel auquel ils étaient capables d’accéder.

Maintenant qu’ils l’ont *matérialisé*, pour appeler les choses par leur nom, ils s’aperçoivent que ça n’a pas beaucoup de rapport avec leur vie de toujours.

Je mets ce mot « vie » entre guillemets parce que ce n’est pas très sûr qu’ils vivent.

La preuve d’ailleurs c’est ce rapport qu’ils ont avec le réel, qui est assurément – maintenant la chose est tangible [*batte sul tavolo*] – quelque chose de très insupportable.

Alors, j’ai essayé de dire le minimum… le minimum grâce à quoi on pouvait, si je puis dire, faire que, ce réel, on conçoive ce qui arrive avec lui, à savoir que ça nous, je dis, écrase. Ça fait en réalité plus : ça nous empêche de respirer, ça nous étrangle.

(109)Alors, le point où j’en suis… le pointoù j’en suis, c’est évidemment ça que reflète la plupart des questions qu’on m’a apportées… le point où j’en suis est lié à une longue… enfin, « bataille ».

Il y a eu des batailles – c’est pas très français, il faut bien le dire – il y a eu des batailles que Lacan a « combattues ». (En français on ne dit jamais « combattre une bataille » : on « livre » une bataille. Mais ça n’a aucune importance. Je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas que Lacan a combattu des batailles, à ceci près qu’on ne combat pas des batailles, une bataille, on combat un adversaire… etc.).

Alors, en effet j’ai combattu certaines choses… j’ai combattu certaines choses dans la pensée des analystes.

C’est certain que le fait de croire, de croire, parce que Freud a dit certaines choses, que ça laisse intacte la notion du moi, par exemple, – qui est une chose venue très tardivement dans la pensée, dans la philosophie –, penser que l’inconscient de Freud, ça laissait intact le moi, – je dirais même plus, c’était la première fois qu’on avait osé parler du moi autonome, de l’idée qu’on a une instance, pour exprimer comme s’exprime Freud lui-même, une instance qui serait celle du moi et qui serait une instance distincte de l’inconscient – c’est vraiment une chose qui n’a pu venir à l’idée que de gens qui croyaient devoir expliquer ce qu’ils faisaient d’une certaine façon, à savoir venir au secours d’un moi qui…

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

L’idée que l’analyste a un allié – parce que c’est comme ça, c’est de là qu’est partie l’idée du moi autonome – un allié dans le moi de chacun, et que ce moi est autonome, c’est une chose qui n’a vraiment pu venir à l’idée que de personnes, dont le but avoué était d’exploiter ce terrain, à savoir qu’ils avaient affaire à des hommes qui souffraient de quelque chose, à savoir de quoi ?, à savoir d’un détour de l’histoire du point où nous en sommes de cet envahissement des choses fabriquées – fabriquées selon le modèle céleste, n’est-ce pas ?

L’idée d’exploiter ça en leur passant la main dans le dos en leur disant :

« Mais ce qu’il y a à faire c’est de libérer votre moi autonome, de le libérer de tout ça dont il souffre d’une façon patente et dont il n’y a absolument aucune raison

(110)

<image absente>

Jacques Lacan disegna il « nodo borromeo » al Congresso dell’*École freudienne de Paris*

a Roma, 31 octobre-3 novembre 1974]

(111)qu’il ne continue pas à en souffrir tout autant – mais puisque vous avez un moi autonome… vous êtes de cœur avec nous ».

C’est très bizarre, c’est un exemple de ce qui n’est pas tellement nouveau, n’est-ce pas : on a réussi pendant des siècles à fasciner beaucoup de gens sur ce que j’appelle de la foi,… c’est-à-dire à les décaler, les déplacer… disons le mot : les duper.

Alors, pourquoi les analystes ne continueraient-ils pas… ? La seule chose ennuyeuse… c’est que ça ne peut plus continuer.

À savoir que ça – faire croire aux gens qu’ils ont un moi, alors que tout va contre – ça ne peut plus marcher.

Ils sont trop écrasés par ce qui est la conséquence de leur savoir – à savoir que leur savoir leur revient en pleine figure et les étrangle.

Vous pouvez leur parler de leur moi, comme ça, pendant cent ans, ça ne les améliorera pas.

Moi je veux bien que ça continue.

Je suis sûr que ça ne peut pas continuer, et qu’en tout cas, s’il y a quelque chose dont les analystes sont bien incapables, c’est de faire croire quiconque au moi.

Comme je pense d’autre part que les analystes, en somme, viennent à leur place… je ne veux pas dire du tout par là qu’ils ont le flambeau de l’espoir… il sont comme tous les hommes conditionnés, appelés à une fonction, et une fonction qui peut remplir ce dont il s’agit, à savoir si on peut pas savoir des choses qui pour l’instant serviraient… serviraient ces êtres parlants… leur serviraient et leur permettraient de s’accommoder des conséquences de leur savoir : il est certain que pour ça il faut en savoir un peu plus.

Et que certainement ce qu’il y a à savoir de plus, ce n’est pas l’existence du moi autonome.

J’essaye de dire le minimum de ce qui résulte de cette expérience, de l’expérience de l’analyste.

Pourquoi est-ce que j’avance ça sous cette forme qui est le nœud ?

Le nœud au sens où il y a des choses qui se tiennent ensemble et qui ont un comportement très spécial, le nœud des trois registres ou catégories qui sont le réel, l’imaginaire et le symbolique.

C’est ce qui m’est à moi surgi comme ça, après un certain temps d’expérience analytique.

Alors je les ai associés, en intercalant des virgules (112)entre chacun : l’imaginaire, le symbolique, et le réel.

Vous n’êtes pas du tout invités par moi à y croire : vous êtes invités à essayer de vous en servir.

Ça n’est pas du tout une illumination philosophique : je suis parti de mon expérience, et il m’a semblé que… il m’a semblé que ça rendait compte de quelque chose, à savoir, de comment cette expérience se constitue.

Quand je parle du symbolique, naturellement, il ne s’agit absolument pas de la métaphore, des images, de ce que généralement on appelle le symbole – de ce que Jung, par exemple, appelle le symbole – au sens par exemple où le cœur dessiné serait le symbole de l’amour : ce n’est pas du tout de ça qu’il s’agit.

Quand je parle du symbolique, il s’agit de la langue.

Pour vous la langue… – que j’écris en un seul mot : je fais *lalangue*, parce que ça veut dire *lalala*, la *lalation*, à savoir que c’est un fait que très tôt l’être humain fait des lallations, comme ça, il n’y a qu’à voir un bébé, l’entendre, et que peu a peu il y a une personne, la mère, qui est exactement la même chose que *lalangue*, à part que c’est quelqu’un d’incarné, qui lui transmet lalangue…

… alors, pour vous lalangue c’est la langue italienne, pour moi, il se trouve que c’est la langue française – puisque c’est celle que m’a enseignée la mère qui était la mienne…

et il me semble difficile de ne pas voir que la pratique analytique passe par là, puisque tout ce qu’on demande à la personne qui vient se confier à vous, c’est rien d’autre : c’est parler.

J’ai vu récemment mon bon maître – puisque c’était bien mon maître, bien avant Freud – c’était Étienne Gilson.

Étienne Gilson était thomiste, et grâce à lui j’ai pratiqué ce vieil auteur, ce vieil auteur qui était loin d’être un idiot, puisque tout ce qu’il dit se tient très très bien, enfin…

Le bon Étienne Gilson fait l’objection à la *Traumdeutung* de Freud… d’*écrire*, et d’y écrire, parce qu’il lit Freud, d’écrire les rêves.

Il est certain qu’en effet parler un rêve c’est quelque chose qui n’a rien à faire avec le rêve lui-même, le rêve comme vécu.

C’est ce que m’objecte Étienne Gilson, qui n’est pas freudien.

(113)La différence entre lui et moi c’est que… j’ai eu une pratique analytique… et il m’objecte ça, qu’en fin de compte un rêve c’est quelque chose qu’on ne peut pas dire parce que c’est quelque chose de vécu.

Je crois que… comme il est très vieux maintenant – il a vingt ans plus que moi, ce qui n’est pas peu, puisque ce que j’en ai déjà beaucoup, d’années – j’ai pas pu arriver à lui faire saisir qu’il apportait de l’eau à mon moulin : à savoir que c’est justement de ne prendre le rêve qu’une fois bel et bien, pourquoi pas le dire ?, traduit dans *lalangue*, que je veux bien que ça soit un vécu.

À part ceci : que comme je ne sais pas qu’est-ce que c’est que la vie, je vous l’ai bien souligné avant, je ne sais pas non plus qu’est-ce que c’est que le vécu. Je sais bien qu’on y a accordé, dans une certaine philosophie, beaucoup d’importance, au vécu, mais moi je ne suis pas philosophe, je suis praticien, et ce que je sais c’est qu’un rêve, ça se déchiffre, ça s’interprète mais uniquement à partir du moment où l’analysant le parle.

Ce qu’il y a de fabuleux c’est que… c’est le fait que ce véhicule qui a toujours été, en lui-même, une énigme, si on le parle, alors là découvre qu’on peut l’interpréter.

À savoir, que c’est précisément au niveau du fait qu’il est parlé, qu’on s’aperçoit qu’il recèle ce qui n’apparaissait pas du tout, d’abord, dans son vécu, qu’il recèle un savoir, et que c’est ça que Freud a désigné sous le nom d’inconscient.

C’est à savoir qu’en disant certaines choses, parmi lesquelles il y a les rêves, parmi lesquelles il y a les actes manqués, parmi lesquelles il y a les mots d’esprit, on en *dit* plus qu’on en *sait*.

Qu’on en sait au sens dont j’ai parlé d’abord, au sens de ce réel… ce réel qui est descendu du ciel, et même qu’il y a toutes les chances que la langue se soit en quelque sorte formée, cristallisée comme précipitation de ce savoir.

Mais ça… ça serait en dire plus que nous n’en savons.

Je ne dis pas que la langue ne soit formée que de l’inconscient : non seulement je ne le dis pas, mais il est certain que la langue porte la trace de tout un usage pratique, qui descend d’un tout autre savoir et nommément de ce savoir que j’ai qualifié tout à l’heure de savoir du réel, à savoir de ce que l’homme a fabriqué avec le ciel.

(114)Je ne le dis pas, et je ne le dis d’autant moins que je pense qu’il n’y a que par là, par ce fil-là, par le fil de *lalangue*, que nous pouvons justement y lire la trace d’un autre savoir, un autre savoir qui quelque part est à la place de ce que Freud a imaginé, je dis *imaginé*, comme inconscient, et que ce que nous avons à faire, c’est de suivre le fil de cette imagination freudienne, de voir où ça mène, ce que ça veut dire, comment c’est structuré.

Si j’ai mis en avant la fonction de lalangue dans la pratique analytique, c’était simplement pour que… pour que l’analyse ne soit pas une escroquerie. Pour qu’elle ne soit pas une escroquerie, la moindre des choses à faire est de savoir avec quoi on opère.

Je trouve quand même incroyable de dire qu’une pratique qui ne se passe qu’à faire parler quelqu’un, et après tout à l’écouter, voire de temps en temps à y répondre, à intervenir, de dire que la langue n’y sert à rien, à savoir qu’on cherche au-delà, qu’on cherche je ne sais pas quoi, par exemple…

La première chose qu’on rencontre c’est la pensée, c’est vrai, c’est ce qu’il y a de plus proche de ce qui s’énonce dans le fait de parler. Les gens, bien sûr, pensent qu’ils pensent, et il est quand même très curieux que… que c’est ça qui les réveille.

Il est quand même très curieux qu’on n’ait jamais vraiment souligné que la pensée, dans ce que nous pouvons toucher… [*batte sul microfono*]… que la pensée est seconde par rapport à la langue – contrairement à ce que certains philosophes de l’école dite de Strasbourg ont essayé de mettre en avant – qu’il n’y a pas de pensée qui ne se supporte de la langue.

C’est très certain.

Il n’y a pas de pensée dicible, en tout cas… Moi je veux bien qu’il y ait quelque part de la pensée – ce qu’on a appelé généralement comme ça, c’est quelque chose qui faisait référence à des choses qui rentrent parfaitement dans ce savoir, ce savoir céleste dont je suis parti tout à l’heure.

On s’imagine que, de ce savoir, nous sommes le reflet, qu’il y a quelque chose qui s’appelle l’âme qui reflète le ciel.

Je crois qu’à cet égard la reprise de la pratique analytique s’explique – m’a-t-il semblé à moi, mais si quelqu’un trouve mieux je ne vois pas pourquoi je ne lui ferais pas place – par la référence à cette distinction (115)massive, de ce qui est là présent dans notre pratique comme la langue qu’on parle, dont se supporte le symbolique, du réel, d’autre part, dont nous sommes encombrés, et du fait que l’homme imagine : il imagine tellement fort et tellement bien que c’est ça, en fin de compte, qui supporte sa vie, qu’il imagine au point qu’il ne peut pas s’empêcher de penser que les animaux imaginent également – enfin, pourquoi pas d’ailleurs, ça en a tout l’air, on en est sûr quand on voit qu’ils se comportent comme des fous, enfin, je veux dire qu’ils ont l’air de voir quelque chose qui n’est pas là, qui n’est pas là pour nous, hein ?

Cette idée d’image a toujours eu un très grand rôle, et ordonne très très bien un tas de fonctions.

Alors, avec ce nœud, ce nœud triple, ce nœud fabriqué d’une façon qui est une chose que j’ai imaginée, bien sûr… : parce que Freud a imaginé l’inconscient, moi j’ai imaginé ce qu’on appelle le nœud borroméen pour imager quel est le rapport de ce symbolique, de cet imaginaire et de ce réel.

Je veux dire que deux ne sont jamais noués que grâce au troisième.

C’est évident, pour voir le lien de l’imaginaire au symbolique il nous faut bien supposer le réel… qui est le seul qui puisse faire le lien.

Nouer et dénouer le réel et l’imaginaire, c’est ce que le symbolique passe son temps à faire, puisque c’est dans lalangue qu’est la distinction de l’imaginaire et du réel.

Mais, ce qu’on ne voit pas assez, n’est-ce pas, c’est pourquoi j’ai avancé ce nœud borroméen. C’est que le lien, le lien très important qui paraît être capital, entre le symbolique et le réel, c’est capital parce que c’est quand même avec l’appareil du symbolique que l’homme a fait descendre ce réel, ce réel céleste dont je parlais tout à l’heure, ce réel céleste d’où résulte, pourquoi pas, aussi bien cette bouteille de je ne sais pas quoi, de San Pellegrino, car c’est aussi la conséquence… la conséquence de notre science.

C’est grâce à ça que nous ne pouvons pas… comme les taoïstes le conseillent… le conseillent à très juste titre… car à partir du moment où nous avons des bouteilles il faut que nous les payions, il faut qu’on les fabrique, il faut qu’il y ait des tas de gens qui en soient les victimes sanglantes, avant que ça nous parvienne,… (116)là dans un verre de je ne sais pas quoi… pliable… – cette bouteille de San Pellegrino serait totalement superflue s’il y avait des ruisseaux à notre portée, mais bien sûr il n’en est pas question dans Milan… nous n’aurions qu’à aller en prendre et boire avec le creux de la main… – c’est justement là que les taoïstes ont interdit même l’usage de la cuillère, enfin, ils l’ont interdit au nom de… au nom de la vie, tout simplement, n’est-ce pas : parce que cette bouteille de San Pellegrino est aussi mortelle que tout le reste, du seul fait qu’elle existe comme bouteille, c’est-à-dire comme un maniement du réel. Tout ceci n’empêche pas qu’au point où nous en sommes, il est important que nous nous apercevions que, même avec ce fait, – que si l’être humain n’était pas un être parlant il n’y aurait pas de bouteilles de San Pellegrino –, tout ceci n’empêche pas le symbolique, à savoir le fait qu’il parle, d’atteindre ce réel sublime de la bouteille de San Pellegrino… ce réel et ce symbolique, à savoir la bouteille et le fait que je parle… eh bien, il faut pour les nouer, les nouer tous les deux, le dernier terme de l’imaginaire, car ce nœud, ce nœud entre les trois instances, il n’est, à l’état actuel des choses, qu’imaginable lui aussi.

Et c’est bien pour ça que j’ai avancé ce nœud triple, ce nœud borroméen, que si j’avais un tableau noir je vous dessinerais. Il est très facile de voir, essayez, qu’il y a moyen de disposer trois ronds de ficelle de façon telle qu’une seule des trois, n’importe laquelle, étant coupée, les deux autres soient libres. Je veux dire qu’elles ne tiennent ensemble que par le troisième, le troisième terme.

Ça ne veut donc pas dire que je déprécie quoi que ce soit de ce qui est de l’ordre de l’imaginaire… si c’est d’en faire l’instance réelle qu’elle est… tout aussi réelle que le réel, parce que c’est elle qui du réel au symbolique fait le nœud.

Alors, qu’est-ce qu’il en résulte ?

Il en résulte ceci : il en résulte que ce que Freud a révélé, c’est qu’un savoir, le savoir d’un autre ordre, le savoir qui n’est pas ce savoir dont l’être parlant a sucé le lait céleste – il l’a sucé jusqu’à en devenir empoisonné, n’est-ce pas ? – c’est qu’il y a un autre savoir qui est lisible là où on le peut,… on le prend là où l’on peut…

(117)Je trouve qu’on peut, en faisant parler les gens de leurs rêves, de leurs actes manqués, voire de ce qui les fait rigoler, à savoir le mot d’esprit, qu’on peut voir que là ils en savent plus que ce qu’ils ont… qu’ils ont tiré du ciel.

Ils en savent quelque chose, dont on ne savait par quel bout le prendre.

Et ce qu’il y a d’étrange, c’est qu’il y a quelque chose dont on n’a jamais cessé de parler, sur lequel on a même dit qu’on n’a jamais été plus abondant, mais dont on ne sait littéralement que faire quand on essaye de le réduire au savoir… au savoir…

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

… contrairement à ce qui est généralement répandu, qu’est-ce que ce que Freud montre… c’est que l’amour… enfin… l’inconscient […].

Il n’a jamais parlé que de ça, seulement il ne s’en est pas lui-même aperçu, comme c’était… en somme… un pervers, à savoir qu’il était hétérosexuel… Grâce à des transpositions délirantes, il aimait une femme, la sienne… il croyait que c’était la sienne. Naturellement elle ne lui appartenait pas plus que n’importe quoi appartient à qui que ce soit. Il en avait fait un être de rêve, justement.

Enfin, il s’imaginait aimer ce qu’il appelait « sa femme » : dans son cas c’est tout à fait clair que c’était une perversion… lui-même en fin de compte a donné les clefs de ceci, c’est à savoir qu’on n’aime pas une femme, on aime une idée… dans son cas c’est sûr.

Il arrive de temps en temps qu’on aime une femme. Quand ça arrive, c’est très encombrant. C’est même… c’est beaucoup plus encombrant qu’une bouteille de San Pellegrino.

C’est évident que j’ai pris la bouteille de San Pellegrino parce que c’est un ustensile de notre production. Naturellement les automobiles le sont beaucoup plus, … en fin de compte c’est pour ça que nous sommes faits, tout le monde peut voir que l’automobile tient beaucoup plus de place dans la vie de l’homme qu’une femme.

Seulement… il y a l’amour, il y a l’amour qui est cette espèce de biais par où on aime une femme.

Enfin, je n’ai jamais vu autre chose que… que des manifestations diversement catastrophiques de l’amour. Pourquoi ?

C’est justement ce que Freud a permis de mettre en évidence parce que, malgré son amour pour sa femme, il (118)s’intéressait quand même à d’autres femmes à titre de médecin, nommément aux hystériques, et c’est d’elles qu’il a tout appris. Il a appris ceci : c’est que les hystériques ne survivent que de faire l’homme.

Ça l’a amené à toutes sortes de choses qui s’en sont suivies, à savoir que ça l’a amené à s’interroger sur ce que c’est que de faire l’homme, et comment une hystérique peut faire l’homme.

Il n’a pas tout de suite supposé qu’après tout… enfin, on ne voit pas pourquoi il lui a fallu du temps pour se rendre compte que les êtres, appelés les humains, quels qu’ils soient, sont sexués, mais qu’on ne sait pas de quel sexe ils sont, ni les uns ni les autres.

Il n’y a qu’avec une analyse qu’on se rend compte comment le sexe, ça vient à faire corps chez cet être parlant – mais que, en tout cas, il y a une seule chose qui est exclue, c’est que jamais puisse s’écrire le rapport d’un être sexué à celui de l’autre sexe : s’écrire d’une façon qui permette de donner corps logique à ce rapport. Et c’est bien pour ça que l’amour ne s’écrit que grâce à un foisonnement, à une prolifération de détours, de chicanes, d’élucubrations, de délires, de folies – pourquoi ne pas dire le mot n’est-ce pas – qui tiennent dans la vie de chacun une place énorme.

Puisqu’en fin de compte, quand on voit quelqu’un sur le divan, de quoi est-ce qu’il vous parle ?… Non seulement de quelle peine il a bien souvent, comme ça, à faire l’amour, mais de quelle peine il a à savoir en fin de compte qui il aime.

Si on parle tant de ça, c’est tout de même ce qui dénonce que les êtres ne sont pas prédestinés, comme on dit, comme on l’a imaginé… que les êtres qui s’aiment ne sont pas eux-mêmes, ceux qui s’aiment heureusement, c’est-à-dire toujours par une cascade de malentendus, n’est-ce pas… ils ne sont pas prédestinés depuis toujours l’un à l’autre.

Il y a toujours un moment, quand c’est bien l’amour, enfin on se l’imagine, mais enfin, il y a toujours aussi un moment où on en déchante, et c’est quand même quelque chose qui est sérieux… qui est terriblement sérieux, parce qu’il n’y a qu’à voir la place que ça tient dans la vie de chacun.

Si on peut arriver à situer les choses de ceci, qu’il n’y a pas de rapport sexuel, ceci au niveau du réel… je ne tiens pas du tout à ce que ce soit le couronnement de la création.

(119)De la création, il faudra que je vous en parle, mais je ne peux pas parler de tout aujourd’hui.

Peut-être que chez les animaux non plus il n’y a pas de rapport sexuel, puisqu’il faut qu’il leur arrive je ne sais quoi de physiologique qui s’appelle le rut, pour qu’ils s’intéressent, enfin, provisoirement à… à quelque chose de l’autre espèce. Mais justement, enfin, il semble que là, malgré qu’il ne soit que syncopé, il y ait un rapport… un rapport pour l’autre de l’autre sexe en tant qu’il est de l’autre sexe.

Mais chez l’être parlant, selon toute apparence, ça n’est pas le cas, il faut que l’être parlant arrive à…

– je sens que je m’aventure… Vous devez sûrement être fatigués d’entendre des choses qui, en fin de compte, sont tout à fait nouvelles puisque, mise à part dans ma bouche, on ne les trouve nulle part, à l’heure qu’il est, bien sûr.

Enfin, bien sûr, je m’en fous… peut-être on trouvera ça dans toutes le bouches dans vingt ans, ça sera une nouvelle épidémie,… tout le monde sera lacanien, c’est-à-dire aussi bête qu’avant, n’est-ce pas ? C’est pas parce qu’on dira les choses que je dis, que ça rendra plus intelligent, puisque *intelligere* c’est savoir lire les choses au niveau de ce qu’on entend, au niveau de ce qui se dit, au niveau des faits, parce qu’il n’y a pas d’autre fait que ce qui se dit : ça c’est savoir lire. Quand tout le monde répéterait ce que je raconte et que ça n’avancerait en rien, ça voudrait dire qu’on a trouvé… une nouvelle rivière à descendre n’est-ce pas ?

Il y a quand même quelque chose que la biologie est arrivée à trouver. Ça n’a aucune conséquence. La biologie s’est quand même aperçue de cette chose frappante : c’est que le sexe, la reproduction sexuée, est strictement co-dimensionnelle à la mort, à la mort des corps, des corps qui sont reproduits dans la reproduction sexuée.

Est-ce que vous croyez que ça fait le moindre effet dans la cogitation des êtres parlants ?

Absolument aucun.

Absolument aucun parce que il aurait pu par exemple leur venir à l’idée que la mort, c’est ce dont ils n’ont aucune espèce d’idée.

Il n’y a pas, contrairement à ce que l’on dit, d’angoisse de mort, puisque tout homme se croit immortel.

(120)On l’a assez vu s’étaler, dans toutes les croyances : il ne peut pas se penser mort. Il a les meilleures raisons pour ça. Toute angoisse est une angoisse de vie, c’est la seule chose qui angoisse : que vous deviez vivre encore demain, c’est ça qui est angoissant.

La mort, on en a aucune espèce d’idée. C’est pas la peine non plus de la mettre du côté du réel, c’est un réel qui ne compte pas, puisque le réel… C’est bien pour ça d’ailleurs, c’est dans l’éternelle giration céleste que se forme le savoir humain, et qu’il est conçu comme devant justement durer éternellement. Alors, l’être parlant vit de cette éternité, il vit la mort comme fonction temporelle… Je n’ai jamais vu trace de quoi que ce soit qui soit de l’ordre de l’angoisse de mort.

J’ai vu une volonté d’en finir avec la vie, c’est-à-dire de ne plus vouloir rien savoir : c’est le motif du suicide.

Comme je l’ai dit quelque part – je l’ai dit sans le moindre scrupule, hein ? – à la télévision : le suicide est le seul acte, pour parler d’acte : *Im Anfang war die Tat*, dit Goethe, et il ne se rend pas compte qu’il dit exactement la même chose que ce qui était dans l’Évangile, à savoir que *Im Anfang war das Wort* : car c’est exactement la même chose : s’il n’y avait pas de *Wort*, de verbe, il n’y aurait pas d’action, de *Tat*.

En tout cas, la seule action qui puisse être réussie, et qui va dans le sens de rien vouloir savoir, c’est le suicide – c’est bien pour ça qu’il est généralement, comme toutes les actions humaines… qu’il est généralement raté.

Mais ce n’est pas pour ça qu’il est une action plus recommandable, puisque c’est… c’est renoncer, c’est donner sa démission, devant la seule chose qui vaille la peine, à savoir ce que c’est que savoir…

Alors, bien entendu, il y a des tas de questions, là, … qu’on m’a posées. On m’a posé des questions sur la *Marxlust*, puisque l’autre jour j’ai raconté ça dans un coin… j’ai dit que la *Mehrwert*, c’était peut-être la *Marxlust*.

Je ne sais pas très bien qu’est-ce que c’est que la *Marxlust* : ce que je sais c’est que le marxisme a eu son résultat, un résultat étonnant : de faire collaborer les ouvriers à l’ordre capitaliste en leur redonnant le sentiment de leur dignité…

(121)Que ça soit… comme ça, arrivé un truc pareil… c’est quand même plus fort que ce que pourraient jamais arriver à faire les analystes.

Les analystes, ils disent qu’ils sont là… enfin… quand on a une crise. Crise qui peut vraiment mettre en question… mettre la question du savoir sur la sellette d’une façon telle qu’on ne voudrait plus rien savoir… enfin… que l’être espèce humaine… en finirait avec cette chose dont elle ne s’est jamais occupée, à savoir de la terre.

Je ne sais pas si les analystes arriveront à persuader la plus grande part de ceux autour de quoi nous vivons, c’est-à-dire les malades – les malades du réel, n’est-ce pas ?

Je ne sais pas s’ils arriveront à remplir ce à quoi, si je puis dire, ils sont appelés, appelés par la voix de tout le monde, enfin, de tous les névrosés en particulier. Je ne sais pas s’ils y arriveront jamais, parce que il y aurait beaucoup de travail pour ça, il faudrait qu’ils prennent leur fonction au sérieux d’abord, c’est-à-dire qu’ils la prennent par le bon fil, par le droit fil.

Il y a une chose certaine, pour ce qui est de Marx… d’avoir mis la classe ouvrière, comme on dit… de l’avoir remise au pas, de lui avoir donné l’idée que c’est elle qui porte, qui porte en elle l’avenir, ce qui fait qu’en se sentant responsable, bien sûr… Il n’y a pas de meilleur ouvrier que l’ouvrier marxiste, je veux dire communiste…

C’est quand même un résultat fabuleux, et qui doit quand même nous inspirer, à nous aussi, une certaine humilité pour que quelqu’un qui… au nom de je ne sais quoi, au nom d’un mythe, d’une espèce de petite turbulence qui s’est passée pour un moment justement autour du principe du plaisir, qui s’est passée en France, et dont tout le monde a pu voir que le résultat était un renforcement du servage d’avant… que ça ait pas du tout arrêté Marx, et que élucubrant sur le capital il soit arrivé à faire que les ouvriers font la grande partie, c’est-à-dire soient disciplinés, c’est-à-dire ne foutent pas tout en l’air – ça peut laisser de l’espoir à ce qu’on appelle, enfin, des analystes… Peut-être, aussi, ne sont-ils pas à la hauteur parce que, ce dont s’agit, c’est évidemment du tout, c’est-à-dire du sort de cette espèce insensée, de cette espèce foisonnante qui est l’espèce humaine.

(122)Il faut dire que ce n’est pas tentant d’être analyste, parce qu’on a de tels exemples d’où aboutit l’espoir, que c’est même un peu désespérant d’aller se fourrer dans ce trou-là.

Si on faisait vraiment son travail, c’est-à-dire si on savait épeler, si on sentait quelque chose de l’expérience à laquelle les gens s’offrent… ils sont malades du biais par […] le réel.

Si un analyste tout de même trouvait quelque chose qui aille un peu plus loin que ce qu’a trouvé Freud… Ça ne s’est encore jamais vu… jusqu’à un certain point, je vous dirai, même pas moi… J’essaye d’établir les conditions pour que ça se trouve, je veux dire de se débarrasser d’un certain nombre de préjugés ; apprendre à lire fraîchement ; ne pas se référer à des modèles archi-anciens qui de toute façon sont rendus périmés par le point où nous on a fait venir le savoir, le savoir scientifique ; essayer, ce savoir, de s’en aider comme prise et comme modèle, mais sans trop limiter… enfin, je le dis : simplement apprendre à savoir lire la façon… par quel biais les gens sont coincés, les gens sont surpris, par quel détour au milieu de toutes les faveurs, si je puis dire, de la fortune, quelque chose surprend qui fait que ça craque.

Essayer de s’en sortir… de s’en sortir de quelque chose qui a beaucoup servi jusqu’à présent, et qui servira sûrement encore, à savoir : de la religion.

Il y a quand même quelque chose sur quoi je voudrais interroger le groupe pour qui je parle aujourd’hui, n’est-ce pas : qu’est-ce que veut dire le titre : Communion… et Libération… ?

La libération… on ne peut pas dire que mon discours vous promette une libération de quoi que ce soit, puisqu’il s’agit, au contraire, de coller à la souffrance des gens dont vous…

Je ne sais pas pourquoi, d’ailleurs, mais, si on m’interroge, je dirais comment ça peut arriver qu’on se fasse analyste, et quel biais… Je ne peux pas parler d’un tas de choses. Il y a quelque chose que j’ai raconté… qui s’appelle dans mon école : *la passe*.

C’est une expérience absolument stupéfiante. C’est quelque chose que j’ai proposé pour les gens au moment où ils veulent devenir analystes.

Ce qu’on aperçoit de là, à savoir de ce moment de (123)décision, concernant ce qui a été pour eux l’analyse, c’est un monde… jamais personne, bien sûr… parce que les analystes savent… ils savent beaucoup mieux encore que je ne peux le dire, vous le communiquer… savent la folie de leur situation. Ce qu’ils veulent surtout c’est que ça dure, enfin… « pourvu que cela dure », comme disait la mère de Napoléon, n’est-ce pas ?

Les analystes veulent que ça dure et, pour ça, moins ils en font, mieux ça vaut.

Une chose comme ce que je dis aujourd’hui… je ne sais pas pourquoi, d’ailleurs, je ne sais pas pourquoi personne ne me tue. Ça m’arrivera, un jour… oui.

Enfin, il est certain que s’il y a quelque chose qu’ils préfèrent ne pas savoir, c’est à quoi ils servent.

Donc, moi je ne vous l’ai absolument pas même laissé entrevoir qu’au milieu de ce nœud, que vous soyez libres de quoi que ce soit – si ce n’est d’en choir en vous offrant comme pâture à l’amour : car c’est ça l’analyste, hein ! – c’est quelqu’un qui se fait consommer…

… il y en a à qui ça plaît parce que ça rapporte.

Freud avait trouvé ça : quand même, on pouvait bien se donner en communion comme ça, il fallait que ça paye : mais en réalité… rien paye ça.

S’offrir comme objet d’amour : car c’est bien de ça qu’il s’agit dans l’analyse, n’est-ce pas ? S’apercevoir qu’au nom de ceci, que vous attachez, que vous collez à la question du savoir, que ça déclenche l’amour.

Jamais ça n’a été vraiment élucidé.

Ce que j’ai mis en valeur dans la fonction du transfert, c’est ça, c’est ça la vérité, la raison de l’amour transférentiel, c’est que l’analyste est supposé savoir.

En général il ne sait absolument rien, n’est-ce pas ?

Ce qu’il a tiré de son analyste et zéro, c’est exactement la même chose.

Mais enfin, il est supposé savoir et, sans l’analyse, on ne saurait pas ce que l’amour doit à cette supposition. Grâce à l’analyse on le sait – c’est un petit pas, hein ?

Mais que diable a à faire cette libération…

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

… si vous communiez, il faut faire quelque chose pour ça, c’est-à-dire, justement, ne plus être là comme mes petit cercles de tout à l’heure en éléments fous, en éléments dénoués.

Moi je peux bien aussi vous poser une question : qu’est-ce que la communion a à faire avec la libération ?

(124)Si vous m’expliquez quelle communion, peut-être je commencerais d’entrevoir. Le psychanalyste, lui, bien sûr, est le moins libre des hommes, mais ça n’empêche pas que ça ne le fait pas communier en quoi que ce soit avec les autres analystes.

L’expérience est démonstrative, de sorte qu’à l’envers il est aussi la sorte d’objection que je fais, je vous dis, à ce drapeau.

Q’est-ce que veut dire « Communion et Libération » ?

Que quelqu’un me réponde.

Ranchetti, répondez… [*voci sul fondo*].

Non, je vous prends parce que je vous suppose capable de parler avec moi, puisque personne… que tout le monde la boucle.

Si ça sert, ma question… je veux dire par là que si vous m’expliquez, j’arriverais peut-être à comprendre… si tant est qu’on comprenne jamais quoi que ce soit.

[*alcuni secondi di silenzio*]

… qu’est-ce donc qu’on libère, quel que soit…

Lacan – Ranchetti, vous avez bien entendu ce que je viens de dire…

Ranchetti – J’ai entendu très bien, j’ai entendu les mots que vous avez dits, mais pas la question que j’ai entendue…[[1]](#footnote-1)\*

Lacan – Oui…

Ranchetti – … Je dois dire…

Lacan – Quelle est la sorte de communion qui libère ?

Ranchetti – … je dois dire qu’il faut que vous vous adressiez mieux, parce que je n’ai rien à faire avec ça.

Lacan – Non – mais quelle est la sorte de communion, Contri, qui libère ?

Contri – Je dois à mon tour vous poser une question.

Lacan – Oui…

Contri – Quelle est la pertinence de votre question, à partir de quoi vous la posez ?

Lacan – À partir de tout ce que je viens de dire, à savoir du fait que je n’ai pas laissé, à tout ce qui est un fait d’urgence, enfin, la façon dont je situe historiquement l’analyse, je n’ai pas laissé même entrevoir qu’il puisse y avoir des lendemains en tout ça, en quoi que ce soit libératoires.

C’est parce qu’on en saura un peu plus sur le fait, qui, lui, restera inébranlé, n’est-ce pas, qu’il n’y a pas de rapport sexuel chez l’être parlant, c’est pas parce qu’on (125)en sera là – ce qui n’empêchera pas de voir tout ce que ça a de radicelles qui, elles, ont pu faire que l’être humain s’est épanoui partout d’ailleurs, en ce qui concerne ce au moyen de quoi ils se sont reproduits, c’est-à-dire, justement, non pas le rapport sexuel, il n’y en a pas, mais l’*acte* sexuel… bon : il n’y a pas dans tout ça, enfin, l’ombre d’une promesse de libération.

Simplement, une façon de recentrer le savoir, tel qu’il puisse devenir un peu plus praticable, qu’il n’engendre pas uniquement ce qu’il est de la façon la plus patente, cette sorte de condamnation à mort que j’appelle la condamnation à vie.

Mais où est la liberté dans tout ça ?

Mais pourquoi… pourquoi… pourquoi se refuse-t-on absolument de m’expliquer pourquoi il n’y aurait pas une communion : je ne vois pas très bien laquelle, mais pourquoi on n’essaye pas de m’expliquer – mais évangélisez-moi !

Qu’elle est la communion qui peut s’associer, se combiner autrement que par… C’est peut-être une opposition, vous voulez peut-être dire : communion *versus* libération, à savoir : l’une *ou* l’autre, et en effet, si vous vous libérez, c’est forcément de la communion… de la communion des saints en tout cas.

Mais qu’est-ce que… qu’est-ce que ça veut dire ? – c’est ce que je demande.

Contri – Évidemment…

Lacan – Écoutez, c’est ce que je vous demande, je me roule à vos pieds pour que vous disiez un mot.

Contri – Le mot… le mot à dire est que je *souscris* depuis très très longtemps[*alcune parole perdute*]…

Lacan – C’est-à-dire ?

Contri – [*parole perdute*].

Lacan – … que c’est une opposition, que c’est : communion *versus* libération, l’une ou l’autre.

Contri – L’une ou l’autre.

Lacan – Oui.

Contri – C’est pour ça que je posais la question de la pertinence, parce que pour moi il n’y a pas de question qui se pose à ce propos.

… Il y a une série de personnes qui, quand vous posez cette question, me regarde en supposant : je suis un sujet-supposé-être-de-Communion-et-Libération. Il y a quelqu’un qui en sait quelque chose, la plus grande partie n’en sait absolument rien, il y en a qui supposent. Je laisse supposer.

(126)Je crois qu’à partir du fait que je souscris à ce que vous…

Lacan – Alors, pourquoi pas dire, ce qui est même sans préjugé… si vous dites : communion *ou* libération sans vous servir de *aut* mais de *vel*, à savoir si vous faites la réunion non exclusive, ce n’est pas : *aut* communion *aut* libération… qui pourtant est ce à quoi vous venez de souscrire. Mais pourquoi ne pas dire : communion *ou* libération – parce que communion *et* libération c’est tout de même les lier : c’est ce qu’on appelle, logiquement, une conjonction.

Contri – À ce propos j’ai écrit il y a deux ans un article dans une revue de théologie… Mais si vous voulez une description…

Lacan – Une description de quoi ?

Contri – Une description de ce à quoi se rapporte ce titre de Communion et Libération [*alcune parole perdute*].

Lacan – Oui, par exemple ? Oui, oui : dites, dites.

Contri – [*parole perdute*].

Lacan – Quoi ?

Contri – Est-ce qu’on m’entend ?

Je veux dire que, si vous voulez, je peux même vous donner une description de l*’Action Catholique*, dont j’ai une grande expérience pour vous la décrire… Alors pourquoi *Communion et Libération ?*

Lacan – Oui, dites, donnez, donnez, dites, dites, parce que ça m’intéresse, ça m’intéresse au premier chef.

Contri – Je veux dire que je connais aussi bien le Parti Communiste. Pourquoi non pas le Parti Communiste, non pas l’Action Catholique, mais Communion et Libération ? Si vous voulez je connais assez bien…

Lacan – Pourquoi… le parti…

Contri – Pourquoi voulez-vous que je vous parle de Communion et Libération et non pas du Parti Communiste ? Je pourrais vous en parler…

Lacan – Eh bien, moi, je… si je vous ai parlé de Communion et Libération, c’est pas parce que je vous crois communiste…

Contri – Mais je trouve jusqu’à maintenant une indifférence thématique entre les trois choses. Je connais assez bien aussi les Jésuites – je pourrais vous donner une description de certains groupes de Jésuites.

Lacan – Oui, faites-le, faites-le, faites-le…

[*parole perdute*]

(127)Contri – Le communisme… le communisme veut dire aussi une conjonction, un *et* entre commun et libération. Je pose la question…

Lacan – Il est certain que la réalisation de l’état communiste est, n’est-ce pas, tout à fait dite accentuer qu’il y a des problèmes qui sont post-révolutionnaires,… quoique nous soyons très exactement… je ne sais pas, soixante ans… un peu plus, enfin, soixante cinq ans après la révolution… et que la période post-révolutionnaire… n’a pu se manifester un progrès dans le sens d’une libération quelconque.

Alors, le mot « communion » n’a pas les mêmes résonances que le mot « communisme ». Communisme, qui est de mettre non pas toutes les âmes ensemble mais tous les biens ensemble.

[*alcune parole perdute*]

… à ce titre, c’était bien avant que la révolution de neuf cent dix-sept existe… Ça pose des problèmes tout à fait propres, mais le mot « communion » n’est en général pas employé dans le sens d’une communauté des biens. Le mot « communion » est en général articulé soit dans le sens d’une communion de par l’intermédiaire d’un même corps, et c’est le sens qu’il a dans la religion catholique, n’est-ce pas, ou bien dans le sens de la communion des cœurs.

C’est sous ce chatoiement que la communion des cœurs en effet, jusqu’à un certain point, a été un idéal, mais dont on voit très bien ce qu’il a soutenu et maintenu, c’est à savoir : une relation d’obéissance qui n’a absolument rien à faire avec une liberté quelconque.

C’est pour ça que je me permettais d’interroger sur… sur ce que peut contenir de… de fascinant, de vibratoire ce titre, cette raison sociale, si je puis dire.

Bon. Enfin, je vois que j’en apprends pas plus pour autant…

Alors. Il y a des questions qu’on m’a posées. Donc : le discours du maître.

C’est des questions tout à…

Vous êtes au courant de ce… tous ceux qui font partie de ce cercle, vous êtes au courant de ce qui finalement a été rédigé et m’a été remis par Contri ?

Oui ou non ?

Mais répondez, mon dieu !

(128)Alors, le discours du maître : tout le jeu est là… sur « padrone », opposé à « maestro », etc… Tout ça, je suis absolument d’accord.

Je suis absolument d’accord qu’on me pose la question sur le rapport de mes fameux quatre discours – je ne sais pas pour qui ils sont fameux – avec les quatre formules autour de quoi s’articule logiquement l’identification sexuelle. Je dois dire que je suis intéressé de voir si quelqu’un les a mis en liaison d’une façon quelconque. Il est certain que c’est en effet tout à fait d’un autre registre… Ce qui fait l’identification sexuelle c’est… c’est pour chacun ce qui le fait verser d’un côté ou de l’autre, et tel que je l’ai exprimé avec des quantificateurs.

Enfin, j’ai fait ce que j’ai pu là aussi…

« Pourquoi des formules qui recourent aux quantificateurs ? » – me pose-t-on la question. « Pourquoi passer par là plutôt que par des formulations radicalement nouvelles ? »

Parce que j’ai préféré quand même recourir à des formules qui sont quand même accessibles par une certaine pratique, la pratique des logiciens. Les formulations radicalement nouvelles, c’est pas si facile à faire comprendre que ça.

Je fais ce que je peux.

« Le signifiant… » : si on ne sait pas qu’est-ce que c’est que le signifiant après que j’en ai tellement longtemps parlé, c’est sans espoir…

Mais… je ne vois pas pourquoi je ne recommencerais pas, enfin.

J’ai appelé le signifiant : « logique pure » évidemment parce que je tiens compte de la barre, et que le signifiant en lui-même ne signifie rien.

La correspondance *signans/signatum*, au niveau d’*un* signifiant, il n’y a rien.

Quand je dis d’autre part qu’un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant je dis quelque chose dont il y a, évidemment, à tirer des développements.

Ce sont des questions que je trouve, moi – contrairement à ce qu’on m’a dit à propos de ma question de tout à l’heure, à ce que m’a suggéré Contri, à savoir que ma question n’était pas pertinente – moi je trouve que ces questions sont pertinentes.

Je n’y ai pas répondu une par une sauf pour ce qu’on m’a demandé pour la *Marx-Lust*…

On me propose, pour l’*Unbewust*, la *Freud*-*Lust*.

(129)C’est plutôt le *Freud-Unbehagen*, je veux dire que si Freud a parlé de malaise, je pense qu’il savait de quoi il parlait.

Il est certain que je n’ai parlé de *Marx-Lust*, d’ailleurs, qu’avec beaucoup de prudence, et c’était pour donner à la *Mehr-Wert*, à la *plus-value*, son extension du côté de ce que j’ai appelé le plus-de-jouir, qui réveille des ondes innombrables en vertu du passé. En fin de compte… tout ce que Platon évoque sous la dyade c’est une approche de ceci : à la jouissance que… qu’il n’y a pas de véritable possession de la jouissance… que la jouissance se réduit toujours au plus-de-jouir.

Enfin, on peut me poser des questions, c’est le moment. J’en serais bien content. À moins que j’aie parlé aujourd’hui d’une façon encore plus obscure que d’habitude, et que tout ce que j’ai dit soit exactement quelque chose qui a été sans portée.

Qui ai-je donc là ?

Est-ce que même Ajmone Claretta est là ?

C’est vous ? Bon, je suis ravi de savoir que vous êtes là.

Vous trav… vous êtes en analyse ? … J’espère que tout ce que j’ai raconté n’aura pas des conséquences trop catastrophiques pour votre analyse.

Azzaroli Giorgio est là ? … C’est vous ? Vous êtes en analyse aussi ? … Je suis bien heureux de l’apprendre. Parce que ça m’intéresse… Ça ne peut avoir de sens que pour quelqu’un qui fait une analyse.

Sciacchitano Antonello, mathématicien

Sciacchitano – Je suis médecin, mais…

Lacan – Vous avez eu l’air de… je ne sais pas, enfin, de vous intéresser… je voyais sur votre visage le signe que vous m’écoutiez…

Sciacchitano – [*poco udibile : quesito sulla formalizzazione*].

Lacan – J’ai quand même beaucoup donné dans le sens de la formalisation. Si j’avais eu un tableau noir j’aurais pu reprendre toutes ces quatre formules qu’on me présuppose avoir des rapports entre elle… Je l’aurais fait très volontiers, je me suis laissé au contraire entraîner…

Qu’est-ce qui est peu formalisable dans ce que je dis ?

(130)Quand je parle de trois choses qui sont nouées ensemble, à savoir le réel, l’imaginaire, et le symbolique, et qu’il y a une certaine façon de les prendre où l’on voit que ces trois *consistances* doivent être considérées comme strictement équivalentes, jusques et y compris l’imaginaire que prétendument je dédaigne, ça… ça me semble articulé d’une façon qu’on peut dire formelle. Pourquoi dites-vous que c’est très difficile à formaliser ce que je raconte ?

Sciacchitano – [*poco udibile: precisazione del quesito*].

Lacan – … dans toute logification formelle on ne fait état de la vérité que comme valeur, on ne fait jamais état de la vérité comme *sens*.

On note, par exemple, dans toute formalisation logicienne, la vérité par *un*, par exemple, et le faux par *zéro*, c’est-à-dire qu’on les transforme en valeurs : la vérité, là, est réduite à la fonction de… d’instrument, en somme, mais d’instrument du savoir, en fin de compte. C’est en ça que la définition de la logique comme particulièrement liée à l’articulation de la vérité me parait déficiente… parce que en fin de compte il n’y a jamais de vérité que supposée vérité.

Sciacchitano – Il n’y a pas de place dans la logique quantique pour ce que vous appelez conjecture.

Lacan – Ah, c’est vous qui m’avez posé la question sur la conjecture ?… Je considère que cette façon de manipuler la vérité comme valeur c’est le propre même de la conjecture, c’est transposer la vérité sur le plan de la conjecture. D’ailleurs depuis longtemps la logique y a été entraînée. Si vous manipulez quoi que se soit, par exemple sous la forme de la conséquence – à savoir : si ceci, alors cela – vous touchez-là du doigt que la logique à ce niveau, à ce stade, est conjecturale… Quelle objection voyez-vous à l’usage du mot « conjecture » ? Même quand j’ai parlé de sciences humaines en répudiant ce terme d’humaines pour y substituer le terme de conjecturales, c’était évidemment pour autant que je supposais le caractère fondamental de ce quelque chose dont je n’ai pas du tout parlé aujourd’hui : je n’ai parlé que de la langue, il y a le langage aussi… L’idée même de la stratégie est là pour donner corps à ceci, c’est qu’il n’est qu’à partir d’une certaine organisation du jeu qu’il y a une stratégie possible. Que cette organisation du jeu (131)ne soit donnée certainement pas par la langue toute seule, mais par le langage, c’est bien là que s’édifie le premier pas de la logique.

… Le rapport entre la conjecture et le savoir implique évidemment la fonction du réel. C’est à savoir que nous inventons des conjectures et nous les mettons à l’épreuve du réel. Mais il s’agit de savoir quel est l’ordre du réel auquel nous avançons. Il est clair que toute l’évolution philosophique, pour qu’elle ait pu quand même aboutir à cette extravagante opposition du réalisme et de l’idéalisme, montre bien à quel point le réel n’est pas facile à trouver. Quand je fais allusion – enfin, je ne sais pas si ça a été très bien saisi ni compris – au fait que toute la science s’est édifiée, depuis qu’il est question de science – c’est-à-dire depuis Aristote, autour des problèmes qu’Aristote ne liait pas du tout, bien entendu, des problèmes de la rotation des corps célestes, dont il a fallu mettre je ne sais pas combien de siècles, deux mille ans, pour arriver à se dépêtrer, pour faire le lien avec la chute des corps, avec la gravitation – c’est quand même les premiers objets du même acabit que ce dans lequel maintenant nous voyageons, puisque c’est de tout cela qu’il s’agit : les premiers objets sont descendus du ciel au sens où l’astrolabe c’est déjà quelque chose de fait à l’image d’un certain réel, et pas de n’importe lequel : d’un réel qui était mesurable, quantifiable, mais dont le dernier ressort est en fin de compte le nombre. Et je ne serais pas loin d’articuler que si le langage d’une façon quelconque se noue au réel, c’est pour autant qu’il y a dedans du numérable : pas seulement à cause des noms des nombres, mais à cause du fait que les éléments, à quelque niveau que vous les preniez, sont tous des éléments numérables.

C’est par là que le réel fait son entrée et aboutit à ce que j’ai appelé l’encombrement par le réel : c’est par le savoir, par le numérique.

Alors qu’il n’y a qu’un seul nombre qui fasse vraiment problème, c’est celui qui pourrait donner la clef du sexe, à savoir le nombre deux. Le nombre deux n’est pas du tout si facile à constituer que ça, comme seuls les mathématiciens peuvent le savoir. C’est pour ça que je m’adresse à vous spécialement.

Est-ce que vous êtes d’accord que le nombre deux est inaccessible ?

Il est tout à fait différent du nombre un ou trois (132)parce qu’il ne peut pas être engendré par un plus un en ceci : que déjà à poser un plus un, vous posez deux. C’est un cercle vicieux, le nombre deux, n’est-ce pas ? Si vous considérez comme un nombre accessible celui que vous pouvez faire dériver d’un nombre plus petit, il est certain que déjà dans l’idée même de la réunion de deux uns, il y a déjà présupposé le nombre deux. L’addition en elle-même tient le nombre deux pour déjà supposé. Enfin, vous comprenez, il y a le même abîme entre le nombre un et le nombre deux, qu’entre n’importe lequel des nombres entiers et la lettre zéro de Cantor… C’est pour ça que si nous n’avions pas le piémontais Peano, nous serions absolument hors d’état de rendre compte de quoi que ce soit des nombres qu’on appelle pourtant naturels… qui ne peuvent reposer en fin de compte que sur une axiomatique, c’est-à-dire sur quelque chose d’inventé.

… Alors, je n’ai pas du tout eu le temps de parler des rapports de Freud avec la vérité.

Est-ce que l’inconscient est une révélation, c’est-à-dire une découverte, une reconnaissance ?

Je serais porté à le dire, à savoir que l’inconscient […] l’attestation… l’attestation justement à analyser les textes philosophiques. Mais les analyser, ça veut dire les interpréter, les traduire.

Alors, je vous ai plutôt donné de ça quelques orientations, à savoir…

Sciacchitano – […] rapport entre interprétation et formalisation.

Lacan – Mais c’est évident que l’interprétation ne peut arriver à aucune formalisation, en ce sens que l’interprétation, c’est toujours donner un sens. Mais il faut s’apercevoir de ceci : c’est que le lieu du sens, c’est justement là où il n’y a aucun rapport formalisable, parce que après tout quand je dis : il n’y a pas de rapport sexuel, ça veut dire : il n’y a pas de formalisation possible du rapport de l’un à l’autre. Ce qu’on savait depuis Parménide. Car il y a quand même un dialogue de Platon qui là-dessus est absolument éclairant, n’est-ce pas ? Donc Platon, bien entendu, ne voit absolument pas que ce dont il donne la forme, c’est la forme du non-rapport, l’un et l’autre restent séparés par un abîme…

C’est en fin de compte autour de ça que le sens de n’importe quoi de ce qui peut s’énoncer s’oriente : il s’oriente vers ce trou dans le réel qui est le trou de… qui (133)justement permet au symbolique d’y faire nœud.

Vous pouvez entendre un peu ce que j’essaye de faire quand je cherche des références topologiques… c’est-à-dire quelque chose qui malgré tout suppose l’image en tant que ça suppose l’espace – qui est imaginaire, hein ?, qui est tellement imaginaire qu’on n’arrive pas à trouver d’algorithmes convenables, au moins jusqu’à présent, pour faire une théorie des nœuds, je parle d’un nœud à plusieurs. Je sais, ou crois savoir, qu’il y a un algorithme pour une seule consistance, pour une ficelle indéfiniment nouée à elle-même ; mais dès qu’il y en a plusieurs, on n’a plus d’algorithme. C’est ça aussi pour la personne qui m’a posé une question sur l’algèbre et l’algorithme.

Bon.

Qui est ce qu’il y a encore ici ?

Turolla Alberto. C’est vous. Vous êtes à l’hôpital psychiatrique d’où ?

Turolla – De *Padova*.

Lacan – Ah, oui. Vous fonctionnez depuis combien de temps là ?

Turolla – … [*parole* *perdute*].

Lacan – Ah, oui… Et qu’est-ce qui vous a poussé à venir travailler avec Contri ? C’est la communion ou la libération ?

[*risate*]

Turolla – … [*parole perdute*].

Lacan – « Est-ce que l’analyste peut être classé comme un intellectuel » ?

Quelqu’un pose la question…

… Oui, puisque justement il y a, malgré tout, par je ne sais quel miracle, le mot *intelligere*, qui fait quand même allusion à « lire », et même à lire-entre, à lire entre les lignes, en somme.

C’est une conception de l’intelligence qui me semble devoir être particulièrement pertinente pour l’analyste, dont c’est à proprement parler le métier, enfin, de savoir lire entre les lignes.

Qu’est-ce qui vous intéresse dans la question de savoir si l’analyste est ou non un intellectuel, et qu’est-ce qui vous porte à répondre que non ?

Il est certain que tous les intellectuels ne sont pas intelligents…

Seulement, c’est pas moi qui ai inventé le mot *intelligere*. En fin de compte, cette histoire du *lire* a (134)été… a été prise par tout le monde comme allant de soi. Pendant un temps on a cru que le monde était un objet à lire… L’idée de la *signatura rerum* est là depuis toujours, et n’est pas du tout spécialement le privilège des mystiques.

C’est évident que la lecture analytique est une lecture très… systématique, puisqu’elle est centrée sur ce que Freud croit être le sens sexuel, et dont je crois plutôt – puisque c’est une deuxième lecture, ça me paraît s’imposer, et puis aussi une expérience déjà un peu longue de l’analyse – que c’est une lecture qui ne réussit que dans la mesure où elle échoue, et que c’est cet échec même qui a quelque chose, pour oser le dire, quelque chose de fécondant, de fécondant en tant que ça ramène les gens à ce qui alors, par contre, ne manque jamais de les intéresser, par quelque biais que se soit.

… Enfin, c’est vrai qu’il y a une classe dite d’intellectuels, mais c’est tout de même une classification… enfin, très externe. On ne parle jamais des intellectuels qu’à se poser soi-même au dehors.

Nobécourt – Si vous permettez, Monsieur, je ferais une question à propos et sur le débat sur le thème de l’intellectuel. Il me semble qu’en Italie on n’emploie pas impunément le mot d’intellectuel comme nous l’employons…

Lacan – Ah, oui ?

Nobécourt – … parce que, qu’on le veuille ou non, il est marqué de toute la théorie de Gramsci sur les intellectuels, sur le rôle de l’intellectuel, sur le rôle de ce qu’on appelle l’intellectuel organique, sur le rôle de l’intellectuel collectif, et quand un italien dit « intellectuel », c’est pas du tout comme quand un français dit « intellectuel », de même pour le monde culturel… Est-ce qu’il n’y a pas là une contamination du discours politique dans le champs analytique ?

[…]

Lacan – Ah, Fachinelli, soyez gentil, donnez-moi une idée que vous avez entendu quelque chose…

Fachinelli – Je vais vous poser une question…

Lacan – À savoir ? C’est tout ce que je demande…

Fachinelli – … Qui est en même temps une fameuse dispute…

(135)Lacan – Dites-moi, cher… Alors, allez-y !

Fachinelli – Je l’ai déjà fait. [*aveva compiuto ilgesto consistente nel passarsi il dorso delle dita* *sotto il mento*].

Lacan – C’est-à-dire ?

Fachinelli – [*risate*] C’est-à-dire : cette question, qu’est-ce que ça veut dire pour vous ?

Lacan – Quoi ?

Fachinelli – Celle que j’ai faite.

Lacan – Oui, oui… je n’ai pas une notion très précise : ça veut dire la barbe, quoi ?

Fachinelli – Oui – Je veux dire ce que j’ai dit.

Lacan – Qu’est-ce qui vous barbe dans tout ça ?

Fachinelli – Non, c’est une fameuse question, c’est la question qu’a posée un économiste italien à Wittgenstein… Un jour, selon l’anecdote, selon la blague, il y avait Wittgenstein et Sraffa… Sraffa est un économiste de Cambridge, qui était un ami de Gramsci… Alors, Sraffa disait : de ce qu’on ne peut pas dire, il faut se[[2]](#footnote-2)\*\* taire.

Lacan – C’est une position kojévienne…

Fachinelli – Alors, Sraffa a posé la question : qu’est-ce c’est que c’est ça ? – justement. Parce que ça c’est un… comment dire ?, un élément de la langue, qui dans l’espèce italienne est la langue napolitaine, c’est-à-dire, c’est du symbolique… C’est une langue, mais ce n’est pas la langue italienne, ce n’est pas la langue de la lalation. C’est un élément symbolique qui, d’une certaine façon, précède la lalation…

Lacan – Je m’étonnerais que… même à Naples, que les bébés fassent ça avant de faire de la lalation… [*risa*].

Fachinelli – Non, c’est pas une bonne réponse, parce que quand vous avez dit que la mère, c’est elle qui passe la lalation, la langue, vous avez dit, justement, que c’est une incarnation. Quand vous avez dit incarnation vous vouliez dire, je pense, qu’il y a là le problème d’une langue du corps. C’est-à-dire qu’entre la mère et l’enfant il y a une langue, symbolique, qui précède la langue italienne.

Lacan – C’est tout à fait vrai.

Fachinelli – Alors, alors, si c’est ainsi…

Lacan – C’est tout à fait vrai, mais écoutez, je ne vois pas… enfin… qu’est-ce qu’explique en somme Freud ? Il explique – il explique, bien sûr, il l’explique pour moi… bon – qu’est-ce que Freud explique ? C’est que toute femme, pour ce qui est de l’amour que pourrait (136)avoir pour elle un homme, l’homme y retrouvera toujours la mère. Donc dans l’énoncé œdipien, enfin, de Freud, c’est comme ça que Freud manifeste l’obstacle.

Obstacle que je radicalise par rapport à lui, que je radicalise en ceci : c’est que, en parlant, moi je ne dis jamais : *toute femme*, mais : *une* femme qui est en question dans l’amour, si bien sûr, comme je l’ai dit, il s’agit de cette zone du sexe mâle, ou prétendu tel, de cette zone du sexe mâle qui baigne dans l’hétérosexualité, ce qui n’est pas le cas général… Mais, enfin, il y en a. Il y en a qui aiment une femme. Il y en a qui aiment une femme.

Freud y voit d’obstacle, l’obstacle tout à fait, il faut bien le dire, fondé sur l’organisation mammifère, à proprement parler : c’est qu’il faudra toujours la mère pour faire ba-ba.

C’est-à-dire, qu’elle laisse sa trace ineffaçable, et cette trace, il appelle ça « mnésique », mais c’est tout autre chose, c’est l’inconscient. Enfin, ça marchera ou ça ne marchera pas d’une façon plus ou moins heureuse, selon qu’une femme aura su plus ou moins bien le décoller de la mère, si je peux m’exprimer ainsi.

Ma position a ceci de plus radical : que je pense que, au niveau de la parole il y a déjà – la parole est du langage, mais ce n’est pas pareil – il y a déjà quelque chose qui fait que le « partenaire » entre guillemets, est en lui-même Autre, Autre avec un grand A. Il n’est pas l’**a**utre, justement, le partenaire, l’*alter*, il est *alius*.

On a, dieu merci, en latin deux mots pour distinguer l’*alter*, c’est-à-dire celui dont on est déjà en compagnie, n’est-ce pas, alors que le sexe est Autre, et la mère est là, si j’ose m’exprimer ainsi, en trompe-l’œil.

Il est Autre, si on peut dire, de par la structure de langage.

De sorte que votre langage corporel…, il est clair qu’il est du côté de l’obstacle.

Ce qui fait après tout un des plus grands obstacles à l’amour, c’est justement le corps…

Fachinelli – … mais c’est seulement un obstacle… il y a un symbolique, une langue du corps. Alors, quand on insiste sur cette… sur la position de la langue parlée…

Lacan – … j’oserais dire, malgré tous ces embrassements, n’est-ce pas, de cet amour… enfin, on essaye de lui frayer le passage, il faut bien le dire… parce que c’est vraiment le texte même de l’expérience analytique, ces (137)embrassements des corps… nous parlons de ce qui concerne l’amour pour l’instant, hein ?… ces embrassements des corps, ils sont surtout efficaces dans ce qu’on appelle communément la perversion…

Fachinelli – Oui, mais justement c’est vous qui avez posé la question qu’il n’y a pas de pervers, et qu’alors la question qui se pose en analyse…

Lacan – Je n’ai jamais dit une chose pareille…

Fachinelli – Oui, je l’ai entendue à Paris.

Lacan – Quand est-ce que… écoutez, je n’ai jamais dit une chose pareille…

Fachinelli – Oui, enfin… ce que je voulais dire c’est que si on pose qu’il y a…

Lacan – S’il y a une chose que souligne Freud, c’est l’importance fondamentale de la perversion dans les gestes de l’amour…

Fachinelli – Oui, sans doute – et dans l’analyse aussi. Parce que j’oserai écrire que l’analyste… qu’avant le sujet du savoir, le sujet supposé savoir, il y a le sujet supposé *avoir*, et cela c’est directement le corps, et dans chaque analyse il y a le moment où l’obstacle, enfin, la langue qui parle, est bien celle du corps. Ils veulent faire l’amour avec vous.

Lacan – Ça, je n’irais pas jusque là.

Fachinelli – Je le crois bien. Vous savez très bien que dans l’histoire de l’analyse…

Lacan – … tous les analysants sont tourmentés par l’amour très facilement porté… porté sur l’analyste.

Mais, enfin, qu’ils veuillent faire l’amour, nous est, à nous analystes, généralement évité…

Fachinelli – … mais disons que c’est une règle qui est presque constamment transgressée… [*risate*]. C’est bien vrai. Je crois que c’est bien vrai aussi dans votre expérience. Presque toutes les règles freudiennes, n’est-ce pas, sont des règles qui sont des règles en tant qu’elles sont transgressées.

Lacan – Ça c’est une opinion diffusée… diffusée par quelqu’un de l’entourage, mais…

Fachinelli – Mais Ferenczi aussi se posait ce problème-là…

Lacan – Oui…

Fachinelli – … quand il disait…

Lacan – Ça… écoutez, Ferenczi n’est quand même pas un modèle…

Fachinelli – Non, c’est un problème.

(138)Lacan – C’est un problème, c’est vrai. Je ne crois quand même pas que l’axe de l’expérience analytique passe par l’étreinte des corps…

Fachinelli – … Et ça se voit, par exemple, dans toutes les situations où les analystes freudiens classiques disent que ça ne va pas. Pourquoi toutes ces tentatives de reformulation de l’analyse avec les psychotiques, si ce n’est parce que avec les psychotiques, justement, se pose ce problème de la langue du corps, de la langue maternelle, n’est-ce pas ?

Lacan – Si je vous entends bien, la langue maternelle consiste dans les soins et ces soins c’est ce qu’une personne, Mme Sechehaye pour la nommer, a pu concevoir comme étant la voie pour frayer les contacts, si j’ose m’exprimer ainsi, avec les psychotiques. Je vous dirai que je n’en crois rien. Je crois que le problème chez les psychotiques, j’ai essayé de le dire, est dans ce que j’appelle la forclusion du nom du père. C’est une équivoque tout à fait compréhensible, qu’avec les psychotiques, chez qui le nom du père, par le fait de la mère, a été effectivement forclos, qu’en lui refrayant les voies de ce qui est déjà frayé avec la mère, et qui c’est d’autant mieux développé que le nom du père a été forclos, qu’en lui frayant de nouveau ces voies on ait le sentiment qu’il est plus heureux, et qu’on espère que ce mieux-être va se prolonger jusqu’à ce qu’il soit débarrassé de sa psychose.

Je ne crois pas que l’expérience corresponde à ça, à la pratique de Mme Sechehaye…

Je crois que ce qui convient avec les psychotiques…

Je dis simplement que le langage, étant de l’ordre de ce que j’ai appelé le symbolique, c’est-à-dire la parole et le langage, je veux dire les pôles où la langue fonctionne, la parole dans la performance et le langage dans la compétence plus ou moins logicienne…, je crois que c’est d’un registre différent de ce que, par pure métaphore, on appelle le langage du corps.

Je crois que le rapport du corps, tout en ayant vraiment tout son poids au niveau de l’imaginaire… je ne crois pas, malgré l’expressivité, c’est vrai, l’expressivité de certains gestes, y compris votre geste napolitain de tout à l’heure, je crois quand même qu’il n’a pas la dimension, à proprement parler, du langage, et c’est en ça que mon apport a eu son poids, comme vous me faisiez, comme ça, tout à l’heure, reconnaissance. Enfin, (139)je ne crois pas que ce soit du tout du même ordre, que ça mérite d’être appelé langage. La mère… c’est très important, bien sûr, les soins, mais… ce qu’elle *dit* est très important, ce qu’elle dit est très important par ses conséquences, je dirais même plus… ça va plus loin que la parole et même le langage : c’est le *dire*, enfin.

En fin de compte, la réponse de Sraffa à Wittgenstein est évidemment très jolie à cause de ce qu’il s’agissait de Wittgenstein… C’est évident que tout ce que Wittgenstein en somme a articulé autour du langage, ça reste tout à fait marqué par ce qu’il a appelé le *jeu du langage*, c’est-à-dire par l’idée de quelque chose qui se joue selon une règle… ce dont j’entendais une fois de plus les échos de tout à l’heure à propos de l’existence du code : et s’il y a quelque chose qui est tout à fait manifeste dans la langue, c’est qu’il n’y a rien de plus étranger à la langue que la notion de code, et qu’il suffit de lire un texte… enfin, à lire un texte, on ne s’en tire qu’à la condition de s’en donner un peu la peine, n’est-ce pas… on peut le faire jouer quant au sens, on peut donner à n’importe quel mot n’importe quel sens et pas simplement ceux qui sont déjà dans le dictionnaire. Si l’on s’en donne la peine, je le répète, on peut faire jouer à n’importe quel mot n’importe quel sens, et ça c’est, à proprement parler, la dimension du langage… qu’on fait tout, n’est-ce pas, pour le réduire à…

[*Il discorso si* *interrompe per il cambio del nastro*]

… le langage d’un côté, et on emploie des choses codées, pour le transcrire, d’une part, et d’autre part, il y a des choses qui ont été déjà parfaitement langagées, si je peux m’exprimer ainsi, en fabriquant pour ça un participe passé, celui du verbe *langagier* quelque chose, n’est-ce pas ; on pourrait trouver mieux, c’est *logiciser*, etc.

Un carte géographique par exemple… c’est parce qu’il y a la carte géographique avec déjà des noms, que vous pouvez faire des poteaux indicateurs : là, il y a un code. Mais la langue, ce qui se cristallise d’usage dans la langue, est d’un tout autre ordre que de ce qui est codifiable, quoique, bien sûr, il y ait dans la langue quelque chose qui va de ce côté-là : il y a une orientation des molécules, si on peut dire, de la langue qui tendent à se nouer à quelque chose qui n’est rien d’autre que le réel. C’est justement en ça que je disais tout à l’heure que c’est la langue, pour tout dire, qui vous donne le modèle de l’élément.

(140)L’idée de l’élément, même l’idée de l’atome, le … enfin, l’usage d’Aristote de ce terme, c’est quelque chose dont la première appréhension par l’être parlant se trouve dans le mot : ça fait élément. Ça fait élément, et c’est par là qu’il apprend à compter…

En plus il y a quand même des nouveaux nombres – on va toujours très loin dans toutes les langues, qui pour la plupart sont arrivées à se libérer des premiers pas et à pouvoir compter n’importe quoi, des nombres aussi, aussi énormes qu’on suppose.

Drazien [à Fachinelli] – Est-ce que je peux te poser une question ? Si ce geste était apparu dans un rêve, si un patient sur ton divan était en train de faire le récit de son rêve – d’abord il y aurait eu le problème de te formuler ce geste dans le discours sur le divan… et puis est-ce qu’il y aurait un sens arrêté ? Alors, à ce moment-là, pour ce geste, est-ce que ça aurait une valeur de parole, est-ce que… puisque pour toi c’est langue…

Fachinelli – C’est, bien entendu, une langue… Alors quand tu dis cela, d’une certaine façon c’est le problème que posait Gilson à Lacan. C’est une traduction. Une traduction c’est, d’une certaine façon… c’est toujours une réduction…

Je comprends très bien cette question – ce n’est pas pour rien que je suis ici, n’est-ce pas – mais enfin, il y a aussi le problème d’autres langues et surtout des langues corporelles… parce que, justement, avant la lallation il y a toute cette zone de la petite enfance qui est celle d’un rapport et d’un circuit corporel.

Lacan – Vous savez, en fin de compte, cette espèce, comme ça, de préoccupation du nœud qui m’est venue, à propos d’un nœud qui me rend bien service… momentanément, enfin… ce n’est pas évidemment sans rapport avec ce que vous impliquez,… ce besoin, cette aspiration dont témoigne, d’une façon pas toujours forcément inappropriée, le nœud des corps, mais est-ce que ça suffit à…

Fachinelli – Non, ça ne suffit pas…

Lacan – … à rendre l’amour possible…

Fachinelli – … ah, c’est pas ça…

Lacan – … j’en ai mis le doute sous cette forme, n’est-ce pas ?

C’est quand même autour de ça que se noue tout ce qui s’est découvert dans l’analyse de la fonction du déplacement, de la glissade à la perversion, à quoi (141)l’amour peut être dit conduire.

Je veux dire par là que si depuis des siècles la jouissance du corps de l’autre a été vouée au niveau bas, si l’on peut s’exprimer ainsi, du plaisir, c’est qu’en fin de compte, quant au rapport, même à le limiter à cette impasse qu’est l’amour, quant au rapport… [*parole perdute*] une relation amoureuse dont je ne dis pas qu’elle n’existe pas : je dis que le rapport sexuel n’existe pas.

Il n’existe pas, dans un certain sens du mot exister,… il n’est pas inscriptible *hors* de quelque chose, hors de ce qui est en jeu.

Cette histoire du langage du corps, c’est bien ce qui nous porte au cœur de la question de ce qu’on peut appeler la déviation du rapport.

Alors, là l’analyse est surabondante, parce que c’est elle qui nous a montré le caractère central de l’imaginaire et du réel, et d’ailleurs de la fonction phallique comme telle – qui l’a isolée et qui a dit que ce n’est pas du tout le privilège d’un sexe. Si l’on veut vraiment commenter les choses, on voit que c’est de là que part tout ce qui se dit dans l’amour, n’est-ce pas ?

C’est vraiment le *es* indistinct, qui ne joue pas seulement son rôle dans l’amour, n’est-ce pas : il joue son rôle dans tous les discours humains.

Bien sûr qu’il y a toute une palpitation langagière dans le corps. Elle ne s’inscrit dans la réalité que sous la forme du fantasme. C’est en tant que le fantasme prend tout son épanouissement dans un amour, que fonctionne le langage du corps. Le corps est vraiment impliqué dans le fantasme.

C’est ça dont nous avons l’expérience, dont nous ne pourrions même pas par notre expérience personnelle soupçonner l’immensité. Immensité d’ailleurs absolument stéréotypée, qui fait que, comme je le remarque, l’analyse n’a même pas été foutue d’introduire une nouvelle perversion sexuelle, ce qui aurait été quand même une preuve de son existence. On n’a rien introduit d’autre que cette découverte de la vérité sur l’amour qui s’appelle le transfert, à savoir qu’il n’y a qu’à pousser sur un bouton, c’est-à-dire commencer une analyse, pour que ça se déclenche, d’une façon qui en réalité, pour ce que sont la plupart du temps les analystes, est strictement impensable – du dehors, donc.

Ça c’est la seule trouvaille qu’on a faite… on n’a (142)jamais inventé une perversion…

C’est quand même frappant, enfin, hein ?

Fachinelli – Peut-être seulement la perversion de refuser l’amour.

Lacan – Ouais. C’est pas dire le bouton encourageant. Pour ce qui est de refuser l’amour pour une femme, alors ça pour le coup on en a depuis des siècles à la pelle.

Vous avez lu St Augustin ? Parce que je l’ai déjà lu trente six fois, n’est-ce pas, je parle des *Confessions*, parce que je n’ai pas lu autre chose [*alcune parole perdute*]. Vous l’avez lu très frais ce texte de St Augustin ?… Vous avez tort, relisez-le. C’est colossal.

Qui est-ce qui pose une question ?

Je sens quelqu’un qui commence à bailler.

Vous avez quelque chose à dire, vous Mme… naturellement j’ai oublié le nom que tout à l’heure…

X. – votre distinction, trop nette je crois, entre le réel, l’imaginaire, et le symbolique… je ne comprend surtout pas la distinction, entre le réel et l’imaginaire.

Lacan – C’est évident que vous avez vu que, moi-même, j’ai mis l’accent sur ceci : que même s’il semble être ce que j’exclus, si je parle d’un nœud entre le réel et le symbolique, je dis qu’il est fait par l’imaginaire.

Évidemment, là vous élidez toute une accentuation que j’ai mise, et que j’ai mise parce que c’était ce qui était fourni par mon expérience : à savoir que ce qu’a trouvé de mieux Freudpour expliquer l’amour, c’était précisément que c’était en somme l’amour pour sa propre image.

C’est ça qui fait chez moi centre et axe à la fonction de l’imaginaire, c’est ce que le discours analytique, tel qu’il est déjà frayé, tracé par Freud, appelle l’amour narcissique.

Il est clair que dans Freud, même l’amour objectal, prend son sens de l’amour narcissique.

L’importance de l’imaginaire va bien au-delà de ce que Freud en a articulé, puisque nous en avons la fonction de la bonne forme, et je vous prie de noter au passage ce qu’implique ce terme de bonne forme, de la *Gestalt*, pour appeler les choses par leur nom.

[…]

Si vous voulez, c’est autour de ça que se révèle le noyau de la fonction imaginaire comme telle.

Ça c’est de l’ordre justement de ce qu’il a manifesté, (143)à savoir d’avoir à tenir compte du fait que les vivants sont toujours corporels.

Alors, cette fonction de l’imaginaire, elle est isolable, et tout spécialement, dans ce qui en est de la fonction de l’amour, du côté visuel, si vous voulez le centrer sur ce qu’on appelle aussi intuitif, je veux dire : la vue, qui est toujours quelque chose d’à plat, quelque chose selon l’imagination, quelque chose qui a pour centre l’œil et qui se dispose selon une série d’un tableau de projection. Ça donne aussi le modèle de ce quelque chose qui vraiment nous colle à la peau : dès que nous faisons appel à l’intuition, c’est toujours quelque chose de plus ou moins parent de l’image.

Nous savons aussi… je ne pense pas qu’ici personne ne me contredise… que l’idéal du mathématicien c’est un type de démonstration qui se débarrasse de toute espèce de recours intuitif.

Le mathématicien arrive au comble de ses vœux quand il donne ce qu’on appelle une formalisation, c’est-à-dire quelque chose qui ne se manipule qu’à l’aide de petits éléments écrits. Ce qu’il pourchasse, c’est justement tout ce qui est de l’ordre intuitif… Il n’est vraiment satisfait que quand il est assez arrivé à se débarrasser, tout à fait particulièrement, de l’intuition spatiale, pour articuler une pure et simple démonstration.

Voilà quand même qu’il y a un clivage entre l’imaginaire et le symbolique, ce qui, d’autre part, présentifie ce que Freud appelle *Darstellbarkeit*, le figurable. C’est avec ça que le rêve se trouve articuler quelque chose.

Son texte est fait de ce qui sort des images, et on ne peut pas dire que là, tout au moins dans le rêve, l’imaginaire ne soit pas présentifié d’une façon… – le mot « exemplaire » est faible parce que c’est en quelque sorte l’idée même de l’exemplification… presque toute exemplification plonge dans quelque chose qui a une parenté avec le réel.

Alors, c’est ce qui, je crois, me permet d’identifier, d’authentifier… c’est-à-dire de mettre quelque chose qui spécifie la dimension de l’imaginaire…

En tout cas, dans notre pratique, il me semble que, l’imaginaire, nous y avons tout le temps à faire. Et si je dis que c’est dans le symbolique que ça s’exprime… du fait que le symbolique à tout instant articule, mais (144)articule dans la langue… ceci est tout à fait imaginaire, c’est pas réel. Alors : où est-ce que dans le langage on fait le clivage, qu’on distingue l’imaginaire du réel ? C’est ce qui selon les discours naturellement varie. Ce qui n’empêche pas que la notion du réel dans la langue… c’est ce qui dans la langue est en général traduit, et traduit d’une façon qui convient étant donnée la structure corporelle de l’homme, la prévalence de la fiction, n’est-ce pas, de l’intuition… c’est ce que la langue s’emploie tout le temps à distinguer. Est-ce que vous rêvez ou est-ce que vous êtes dans le réel ? J’appelle ça des catégories en quelque sorte primordiales.

Je ne vous dis pas que nous savons à tout instant en faire le départ, mais que ça fonctionne comme tel et qu’il y a tout un fil qui est très proprement attaché non pas à la langue, mais au langage lui-même. Dans le langage alors l’imaginaire et le réel se distinguent comme une des oppositions les plus fondamentales.

X. – Je suis un peu en difficulté à distinguer entre la pensée et la langue. Vous dites, enfin, si j’ai bien compris…

Lacan – Je ne distingue pas. Je dis qu’il n’y a de pensée qu’articulée.

[…]

… je n’ai pas rejeté la pensée… mais nous pensons que la pensée c’est une réalité qui est au-dessus d’une langue… Ces histoires de dessus et de dessous, ça c’est vraiment de l’ordre de l’imaginaire, vous comprenez ?

Nous pouvons très difficilement articuler quelque chose sans l’idée de hiérarchie, et l’idée qu’il ne peut y avoir qu’une pensée pour expliquer le monde, c’est ce que nous appelons généralement Dieu. C’est quand même quelque chose qui est tellement tissé vraiment dans les fibres de tout le monde, en fin de compte… sans le savoir. Même les athées le pensent, enfin.

C’est très difficile d’échapper à cette idée que c’est pas une pensée qui gouverne le monde.

Je me permets de penser que c’est pas indispensable, au moins depuis le moment où nous avons la notion de l’inconscient.

La notion de l’inconscient, j’avais essayé, comme ça, d’en donner, enfin, en marge… tout à fait en marge parce qu’il fallait bien, comme ça, que je les amuse, les premiers types de canailles parmi les analystes, quand j’ai (145)essayé, comme ça, de faire *prendere* corps à [*ride*] ma pensée, alors je leur demandais, comme ça, de temps en temps, en marge, des choses comme ça, auxquelles ils ne comprenaient, bien entendu, absolument rien …, enfin : « Dieu croit-il en Dieu ? ».

Ça c’est plus venimeux que ça n’apparaît d’abord.

C’était simplement la façon de leur sonner une petite clochette, enfin.

Il est certain en tout cas que toute la pensée philosophique est théologisante puisque… enfin, je vous ai épargné tout à l’heure certaines des choses que j’aurais pu dire à propos du savoir.

C’est quand même tout à fait frappant que le savoir, le savoir-là – qui veut le toucher ? si je puis dire, puisqu’il se transforme en chose réelle, n’est-ce pas – que le savoir à quoi s’entend si bien l’homme parce qu’il, justement, parce qu’il construit… : le savoir ne lui sert qu’à ça, à faire des choses qu’il croit qu’il crée.

Il y a quand même quelque chose qu’il sait très bien qu’il ne sait pas : c’est tout ce qui concerne le sexe. Alors il en a chargé Dieu, n’est-ce pas ?

Dieu a créé l’essentiel de ce qu’il crée… évidemment pas tous ces trafics que l’homme se sent capable de faire lui-même.

Enfin, il ne rêve que ça, de faire le ciel, la terre, les eaux supérieures, inférieures, les animaux etc.

Tout ça c’est un jeu d’enfant, pour l’homme, n’est-ce pas… mais pour le sexe, là alors, l’homme et la femme, ça, il fallait vraiment Dieu. C’est pour ça qu’on dit : Dieu créa l’homme et la femme… parce que là il donne sa langue au chat.

Écoutez, vous n’êtes pas très habitués n’est-ce pas, aux choses que je suis amené, comme ça, à articuler.

J’ai fait allusion tout à l’heure à l’Autre.

Il est évident que l’Autre, avec un grand A, celui dont je parle, c’est pas Dieu.

Dieu serait… existerait s’il y avait l’Autre de l’Autre.

Alors, il n’y a pas d’Autre de l’Autre, à savoir qu’il n’y a pas, il y a rien pour garantir que l’Autre, c’est bien là [*batte sul microfono*] que se font les comptes, n’est-ce pas, il n’y a aucune preuve perceptible, n’est-ce pas ?

Quand je dis qu’il n’y a pas d’Autre de l’Autre, c’est-à-dire celui dont on a besoin, dont a besoin tout le monde… Descartes marche, il fait : « il pense et il est »… (146)mais quand même tout ça est soufflé s’il n’y a pas là un dieu pas trompeur.

On ne s’est pas simplement aperçu que, s’il était trompeur, ça serait exactement la même chose, parce que tromper et être la vérité c’est tout à fait pareil, puisque s’il était trompeur, ce qu’il penserait pour nous tromper – puisqu’il n’y a que nous qui sommes dans le coup – ce qu’il penserait pour nous tromper, ça serait la vérité.

Alors que la question n’est pas là : la question est de savoir si justement il y a quelqu’un pour faire le partage entre la vérité et le mensonge. Si on revient là… alors à tous le truc, n’est-ce pas, l’énigme du « je mens », enfin…

Je ne vous ai pas parlé de cette vérité qui est évidemment tout à fait capitale, parce que ce que nous entendons dans l’analyse, ce qui nous intéresse, c’est que justement c’est toujours la vérité : même quand c’est un pur mensonge, ça s’ordonne dans le champ de la vérité.

Ceci dans un champ où il n’est pas facile de savoir, mais où, avec une certaine pratique, on arrive quand même à en savoir long, grâce à cette forme, à cette incurvation, à cet hyper-espace des valeurs de vérité, comment le seul être que nous connaissons quand même doué de la parole, comment cet être dit la vérité même quand il se trompe, quand il ment.

Il y a là un champ qui n’est pas facile à manier, parce que le savoir n’y a pas cette valeur constructive qu’il a ailleurs… un champ que je crois limité, mais qui, si limité soit-il, est devenu ce que j’ai appelé si encombrant pour nous forcer à une sorte d’exploration, comme ça, plus radicale concernant ce que je définis de l’image topologique du trou… du trou dans le réel, dont presque tout ce qui se dit d’une certaine façon porte témoignage.

Encore une chose, que j’exprime d’une autre façon : en disant que la vérité n’est pas toute, je veux dire qu’on ne peut jamais arriver à la dire toute. On vous demande toujours, au tribunal, à dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. *Toute* la vérité… [*batte sul tavolo*]… c’est une folie. Qui est-ce qui peut prétendre dire, sur quoi que se soit, *toute* la vérité ?

Ça, n’en reste pas moins la valeur de vérité, très opératoire, dans ce savoir que nous construisons avec la logique – qui a au moins l’avantage de nous apporter (147)des… des meubles, à ceci près, que l’appartement, si nous en croyons le Tao, est toujours trop meublé.

Comme nous n’avons besoin de rien si ce n’est d’une coquille, au fond, je veux dire un petit abri parce que l’homme est porté à habiter, donc il habite… parce que je pense que même Lao-Tsé habitait une cabane près d’un ruisseau… il habitait à cause du fait que le corps ne fonctionne pas autrement. Mais ça ne l’empêchait pas de parler d’une façon très très sûre… Il n’avait pas eu besoin des progrès scientifiques modernes pour avertir que ce n’était pas dans ce sens-là qu’il fallait aller… et dans un langage admirable…

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

… ce que je suis forcé de faire à cause du fait que les analystes ont une imagination si bornée qu’ils croient des choses que, même au-dehors, personne ne croit plus…

Cette lettre de Jacques Lacan a été adressée en avril 1974 à trois psychanalystes italiens : Verdiglione, Contri et Drazien. Parue dans Spirales, 1981, n° 9, p. 60.

(60)Tel qu’il se présente, le groupe italien a ça pour lui qu’il est tripode. Ça peut suffire à faire qu’on s’assoie dessus.

Pour faire le siège du discours psychanalytique, il est temps de le mettre à l’essai : l’usage tranchera de son équilibre.

Qu’il pense – « avec ses pieds » – c’est ce qui est à la portée de l’être parlant dès qu’il vagit.

Encore fera-t-on bien de tenir pour établi, au point présent, que voix pour-ou-contre est ce qui décide de la prépondérance de la pensée si les pieds marquent temps de discorde.

Je leur suggère de partir de ce dont j’ai dû faire refonte d’un autre groupe, nommément l’E.F.P.

L’analyste dit de l’École, A.E., désormais s’y recrute de se soumettre à l’épreuve dite de la passe à quoi cependant rien ne l’oblige, puisqu’aussi bien l’École en délègue certains qui ne s’y offrent pas, au titre d’analyste membre de l’École, A.M.E.

Le groupe italien, s’il veut m’entendre, s’en tiendra à nommer ceux qui y postuleront leur entrée sur le principe de la passe prenant le risque qu’il n’y en ait pas.

Ce principe est le suivant, que j’ai dit en ces termes.

L’analyste ne s’autorise que de lui-même, cela va de soi. Peu lui chaut d’une garantie que mon École lui donne sans doute sous le chiffre ironique de l’A.M.E. Ce n’est pas avec cela qu’il opère. Le groupe italien n’est pas en état de fournir cette garantie.

Ce à quoi il a à veiller, c’est qu’à s’autoriser de lui-même il n’y ait que de l’analyste.

Car ma thèse, inaugurante de rompre avec la pratique par quoi de prétendues Sociétés font de l’analyse une agrégation, n’implique pas pour autant que n’importe qui soit analyste.

Car en ce qu’elle énonce, c’est de l’analyste qu’il s’agit. Elle suppose qu’il y en ait.

S’autoriser n’est pas s’auto-ri(tuali)ser.

Car j’ai posé d’autre part que c’est du pas-tout que relève l’analyste.

Pas-tout être à parler ne saurait s’autoriser à faire un analyste. À preuve que l’analyse y est nécessaire, encore n’est-elle pas suffisante.

Seul l’analyste, soit pas n’importe qui, ne s’autorise que de lui-même.

Il y en a, maintenant c’est fait : mais c’est de ce qu’ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l’ex-sistence de l’analyste. Probabilité suffisante pour garantir qu’il y en ait : que les chances soient grandes pour chacun, les laisse pour tous insuffisantes.

S’il convenait pourtant que ne fonctionnent que des analystes, le prendre pour but serait digne du tripode italien.

Il faut pour cela (c’est d’où résulte que j’aie attendu pour la frayer), il faut pour cela du réel tenir compte. Soit de ce qui ressort de notre expérience du savoir.

Il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l’analyste, mais le scientifique qui a à le loger.

L’analyste loge un autre savoir, à une autre place mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte. Le scientifique produit le savoir, du semblant de s’en faire le sujet. Condition nécessaire mais pas suffisante. S’il ne séduit pas le maître en lui voilant que c’est là sa ruine, ce savoir restera enterré comme il le fut pendant vingt siècles où le scientifique se crut sujet, mais seulement de dissertation plus ou moins éloquente.

Je ne reviens à ce trop connu que pour rappeler que l’analyse dépend de cela, mais que pour lui, de même, ça ne suffit pas.

Il fallait que la clameur s’y ajoute d’une prétendue humanité pour qui le savoir n’est pas fait puisqu’elle ne le désire pas.

Il n’y a d’analyste qu’à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de la dite (humanité).

Je dis déjà : c’est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l’analyste doit la marque porter. À ses congénères de « savoir » la trouver. Il saute aux yeux que ceci suppose un autre savoir d’auparavant élaboré, dont le savoir scientifique a donné le modèle et porte la responsabilité. C’est celle même que je lui impute, d’avoir aux seuls rebuts de la docte ignorance, transmis un désir inédit. Qu’il s’agit de vérifier : pour faire de l’analyste. Quoiqu’il en soit de ce que la science doit à la structure hystérique, le roman de Freud, ce sont ses amours avec la vérité.

Soit le modèle dont l’analyste, s’il y en a un, représente la chute, le rebut ai-je dit, mais pas n’importe lequel.

Croire que la science est vraie sous le prétexte qu’elle est transmissible (mathématiquement) est une idée proprement délirante que chacun de ses pas réfute en rejetant aux vieilles lunes une première formulation. Il n’y a de ce fait aucun progrès qui soit notable faute d’en savoir la suite. Il y a seulement la découverte d’un savoir dans le réel. Ordre qui n’a rien à faire avec celui imaginé d’avant la science, mais que nulle raison n’assure d’être un bon heur.

L’analyste, s’il se vanne du rebut que j’ai dit, c’est bien d’avoir un aperçu de ce que l’humanité se situe du bon heur (c’est où elle baigne : pour elle n’y a que bon heur), et c’est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir.

Dès lors il sait être un rebut. C’est ce que l’analyse a dû lui faire au moins sentir. S’il n’en est pas porté à l’enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d’analyste aucune chance. C’est ce que ma « passe », de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les passeurs s’y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d’une déclinaison polie de sa candidature.

Ç’aura une autre portée dans le groupe italien, s’il me suit en cette affaire. Car à l’École de Paris, il n’y a pas de casse pour autant. L’analyste ne s’autorisant que de lui-même, sa faute passe aux passeurs et la séance continue pour le bon heur général, teinté pourtant de dépression. Ce que le groupe italien gagnerait à me suivre, c’est un peu plus de sérieux que ce à quoi je parviens avec ma prudence. Il faut pour cela qu’il prenne un risque. J’articule maintenant les choses pour des gens qui m’entendent.

Il y a l’objet (**a**). Il ex-siste maintenant, de ce que je l’aie construit. Je suppose qu’on en connaît les quatre substances épisodiques, qu’on sait à quoi il sert, de s’envelopper de la pulsion par quoi chacun se vise au cœur et n’y atteint que d’un tir qui le rate.

Ça fait support aux réalisations les plus effectives, – et aussi bien aux réalités les plus attachantes. Si c’est le fruit de l’analyse, renvoyez le dit sujet à ses chères études. Il ornera de quelques potiches supplémentaires le patrimoine censé faire la bonne humeur de Dieu. Qu’on aime à le croire, ou que ça révolte, c’est le même prix pour l’arbre généalogique d’où subsiste l’inconscient.

Le ga(r)s ou la garce en question y font relais congru.

Qu’il ne s’autorise pas d’être analyste, car il n’aura jamais le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n’y a pas de chance que l’analyse continue à faire prime sur le marché, soit : que le groupe italien ne soit pas voué à l’extinction.

Le savoir en jeu, j’en ai émis le principe comme du point idéal que tout permet de supposer quand on a le sens de l’épure : c’est qu’il n’y a pas de rapport sexuel, de rapport j’entends, qui puisse se mettre en écriture.

Inutile à partir de là d’essayer, me dira-t-on, certes pas vous, mais si vos candidats, c’est un de plus à retoquer, pour n’avoir nulle chance de contribuer au savoir sans lequel vous vous éteindrez.

Sans essayer ce rapport de l’écrire, pas moyen en effet d’arriver à ce que j’ai, du même coup que je posais son inex-sistence, proposé comme un but par où la psychanalyse s’égalerait à la science : à savoir démontrer que ce rapport est impossible à écrire, soit que c’est en cela qu’il n’est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité.

Avec pour conséquence qu’il n’y a pas de vérité qu’on puisse dire toute, même celle-ci, puisque celle-ci on ne la dit ni peu ni prou. La vérité ne sert à rien qu’à faire la place où se dénonce ce savoir.

Mais ce savoir n’est pas rien. Car ce dont il s’agit, c’est qu’accédant au réel, il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science.

Naturellement ce savoir n’est pas du tout cuit. Car il faut l’inventer.

Ni plus ni moins, pas le découvrir puisque la vérité n’est là rien de plus que bois de chauffage, je dis bien : la vérité telle qu’elle procède de la f… trerie (orthographe à commenter, ce n’est pas la f… terie).

Le savoir par Freud désigné de l’inconscient, c’est ce qu’invente l’humus humain pour sa pérennité d’une génération à l’autre, et maintenant qu’on l’a inventorié, on sait que ça fait preuve d’un manque d’imagination éperdu.

On ne peut l’entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l’imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu’ici l’imaginaire noue (c’est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d’eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d’agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s’en passer pour faire l’amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu’il constitue à ce jour – *sicut palea*, disait le St Thomas en terminant sa vie de moine. Trouvez-moi un analyste de cette taille, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un organon ébauché.

Je conclus : le rôle des passeurs, c’est le tripode lui-même qui l’assurera jusqu’à nouvel ordre puisque le groupe n’a que ces trois pieds.

Tout doit tourner autour des écrits à paraître.

Parue dans Analyse freudienne presse, 1993, n° 4, p. 42.

(42)Il ne suffit pas qu’un analyste croie avoir obtenu la fin d’une analyse, pour que, de l’analysant arrivé à ce terme, lui, pour l’avoir élaboré, fasse un passeur.

La fin d’une analyse peut n’avoir fait qu’un fonctionnaire du discours analytique. C’est maintenant souvent le cas.

Le fonctionnaire n’est pas pour autant indigne de la passe, où il témoignerait de ses premiers pas dans la fonction : c’est ce que j’essaie de recueillir.

Pour le recueillir d’un autre, il y faut autre dit-mension : celle qui comporte de savoir que l’analyse, de la plainte, ne fait qu’utiliser la vérité.

Avant de s’engager là-dedans la tête la première, témoignera-t-il que c’est au service d’un désir de savoir ?

N’importe qui ne saurait en interroger l’autre, même à en être lui-même saisi.

Il entre peut-être dans sa fonction sans reconnaître ce qui l’y porte.

Un risque : c’est que ce savoir, il lui faudra le construire avec son inconscient c’est-à-dire le savoir qu’il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d’autres savoirs.

De là parfois le soupçon qui vient au sujet à ce moment, que sa propre vérité, peut-être dans l’analyse, la sienne, n’est pas venue à la barre.

Il faut un passeur pour entendre ça.

Intervention à Milan, à la Scuola freudiana, le 1er juin 1974. Parue dans l’ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978.

pourquoi « sic »

Il y a une lutte *autour* – c’est ainsi que s’exprime opportunément Freud – de la psychanalyse, dont le déploiement et les motivations ne sauraient être décrits[[3]](#footnote-3)\* en termes de polémologies connues. C’est un fait d’expérience et d’histoire que le « pour » peut être non moins douteux que certains « contre ».

Elle est devenue aussi une lutte *pour* la psychanalyse, au sens de : lutte pour le trésor : où la subjectivité trouve profit et complicité dans le fait que le contrôle sur la psychanalyse est de plus en plus recherché comme facteur du contrôle social.

D’où l’utilité d’un retour aux questions fondamentales, sans retourner en arrière.

*Pour* la psychanalyse il y a des matériaux : au double sens de matériaux à analyse, et de travailleurs-scribes qui les traitent en sachant que la preuve à laquelle les soumettre n’est pas celle d’une réalité qui les transcende.

*Sic* : c’est ainsi qu’on pourrait écrire avec la psychanalyse, pour faire progresser l’instance de la psychanalyse, en temps de psychanalyse – comme on dit : en temps de paix ou de guerre – pendant ce dernier quart du XXe siècle, du disant de Lacan et après 37 ans d’héritage freudien.

Les matériaux pourront être de domaines différents. De l’un d’eux, la soi-disante littérature psychanalytique, nous ne méconnaîtrons pas la spécificité en soumettant certains de ses moments à une lecture seconde.

Les travaux sur des matériaux se veulent comparables à des enquêtes : avec une rigueur de *logical inquiry* et une ouverture de technique journalistique : dont les « morceaux » seront pour nous ceux de la freudienne vérité refoulée.

Qu’il s’agisse de matériaux n’exclut pas l’essai accompli, mais plutôt comme un moment singulier et conclusif d’une pratique de l’essayer qui n’encourage pas le narcissisme de l’essai toujours.

Les travaux qui vont paraître, seront-ils toujours psychanalytiques ? Ici est engagée la responsabilité de celui qui écrit à définir le rapport de son travail avec la psychanalyse (et non pas le rapport de la psychanalyse avec autre chose). Pour tout collaborateur se pose, ici comme ailleurs, la question de son autorisation à la pratique de l’écriture en psychanalyse. Au départ nous allons nous fier à la réponse – qui ne pourra pas ne pas être articulée à la pratique psychanalytique ; que nous n’irons pas chercher dans la garantie d’une allégeance aux canons d’un supposé genre littéraire psychanalytique, fût-ce œcuménisé dans une pluralité de genres – de l’écrivant lui-même et à la répercussion que son œuvre saura susciter comme débat. Ce qui ne veut pas dire que n’importe quoi sera publié.

« Sic » se veut moyen du débat psychanalytique. Débat qui traverse le mouvement de la psychanalyse, plus vaste que le « mouvement psychanalytique » au sens restreint. Un débat dont l’histoire est faite aussi d’ouvertures et d’essais répétitivement se renfermant dans l’échec de leur mouvement.

SIC

(marzo/mars 1976) *Editor* Giacomo B. Contri

Parue dans Pierre Martin, Argent et psychanalyse, Paris, Navarin, 1984, pp. 198-199.

<fac-similé absent>

De Lacan

5 rue de Lille

260 72 93

Cher Martin,

Voici le texte allemand (*G.W*., II/III, p. 164, en italiques).

*Zu Hause verbiete man ihr, weiter zu mir zu kommen. Sie beruft sich dann bei mir auf ein ihr gegebenes Versprechen, sie im Notfalle auch umsonst zu behandeln, und ich sage ihr : In Geldsachen kann ich keine Rücksicht üben.*

Texte du rêve – c’est Freud qui parle de sa patiente : qu’à la maison on lui interdise de continuer à venir chez moi. Elle s’autorise alors auprès de moi d’une promesse que je lui aurais faite de la traiter même gratuitement s’il le fallait, et je lui dis :

*auch sonst im Notfalle*

en cas de besoin

Dans les affaires d’argent je ne puis me permettre aucun égard

considération

= je suis intraitable.

Votre

J. Lacan

Ce 18-VI-74

1. \*. Sans doute, Ranchetti confond-il entendre et comprendre, il voudrait donc dire : « J’ai entendu les mots que vous avez dits, mais je n’ai pas compris la question… ». [↑](#footnote-ref-1)
2. \*\*. Sans doute une traduction maladroite, la phrase est : ce qu’on ne peut pas dire, il faut le taire. [↑](#footnote-ref-2)
3. \*. *décrites* dans le texte source. [↑](#footnote-ref-3)